

RÊVERIES

ET

RÉFLEXIONS

D'UN VOYAGEUR



Sit nomen sub umbrâ

PARIS

A. LAHURE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

9, RUE DE FLEURUS, 9

—

1887

à mon cher confrère

M. M. Le Moine

Joseph Marmette

30 Avril (1882)

Fragments d'un humble petit livre que j'espère envoyer le mois prochain à M. Le Moine

De nouveau tous mes mes remerciements et mes dévoués compliments.

A tous mes amis un cordial souvenir

Xavier Marmier

RÊVERIES
ET
RÉFLEXIONS
D'UN VOYAGEUR

Tiré à cent cinquante exemplaires, comme les Poésies d'un Voyageur.

RÊVERIES

ET

RÉFLEXIONS

D'UN VOYAGEUR



Sit nomen sub umbrâ

PARIS

A. LAHURE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

9, RUE DE FLEURUS, 9

1887


LIBRARY
DEC 3 1963
UNIVERSITY OF TORONTO

RÊVERIES

ET

RÉFLEXIONS



Heureux ceux qui ne livrent point toute leur âme aux attraits du présent fugitif ni aux trompeuses promesses de l'avenir! Heureux ceux qui savent se souvenir! Le souvenir est une seconde vie, plus calme, plus épurée, plus recueillie que la vie réelle. C'est l'un des dons du ciel, un des plus doux attributs de la nature humaine. Que d'heures sinistres où, pour échapper au doute qui nous tourmente, pour se reposer de l'anxiété qui nous oppresse, on n'a d'autre refuge que le sanctuaire du passé, source vivifiante où l'on se retrempe, arsenal où l'on prend de nouvelles armes pour rentrer dans la lice!



Sur les ruines de l'ancien monde s'est élevé le monde nouveau, le monde chrétien, le dogme de mansuétude et de charité, à la place de la loi du plus fort; l'élévation de l'âme à la place des passions corporelles; le sanctuaire de la Vierge à la place du temple de Vénus; le pacifique monastère à la place de l'arène sanglante.

Dans ces monastères l'indigent trouvait des secours efficaces, l'opprimé un appui, l'enfant du pâtre ou de l'artisan une école non obligatoire, mais gratuite, d'où il pouvait s'élever aux plus hautes dignités de l'Église.

Dans ces monastères a fleuri, comme un beau lis, la fleur de poésie qui charmait les naïves imaginations, la rose mystique du sentiment religieux qui délectait les cœurs, le rameau de plusieurs sciences dont nous recueillons encore les fruits.

Les hommes qui se consacraient à la vie monastique devaient, selon les règles des grands maîtres, saint Basile, saint Isidore, saint Benoît, joindre aux pratiques de dévotion et aux graves études, le travail manuel.

Par un rude labeur, ils ont défriché les terrains les plus arides et donné aux habitants des campagnes les meilleurs exemples d'horticulture et d'agronomie.

Par leur piété, leur intelligence et leur noble ardeur, ils ont édifié, instruit et dirigé les sociétés modernes.

Qui pourrait énumérer les services qu'ils ont accomplis, ces hommes de l'Église, depuis les ornements patiemment enluminés jusqu'à la statue taillée à grands coups de marteau, depuis la légende ingénue et la minutieuse chronique jusqu'à la structure des arceaux gigantesques et des flèches aériennes de nos cathédrales?



En 1683, Leibnitz, le clairvoyant philosophe, écrivait : « Il n'y a si méchant prince sous lequel il ne vaille mieux vivre que dans une démocratie. »



Je plains ceux qui, dans l'absorption du présent ou la préoccupation de l'avenir, abandonnent le culte du passé.

Le culte du passé, c'est le mémorial de la famille, le blason de la chaumière, la gloire du foyer. C'est la source vivifiante où le sentiment de l'honneur se

raffermit, où le cœur se retrempe. C'est, aux jours de repos, la légende qui édifie, le conte qui récrée, la chanson qui fait rire. C'est, aux jours d'anxiété, la poésie d'Ossian qui entend la parole des siens dans le souffle des vents et voit apparaître leur blanche figure dans les lueurs du crépuscule, dans les contours des nuages. C'est, aux heures de luttes, la montagne où est enseveli le géant scandinave.

D'un bras impétueux Orm frappe sur cette montagne. Il frappe si fort, que le vieux colosse se réveille.

« Quel est, dit-il, le téméraire qui vient ainsi troubler mon repos ?

— C'est moi, Orm, ton fils.

— Que veux-tu ? Je t'ai donné l'année dernière des amas d'or et d'argent.

— C'est vrai : tu m'as donné des amas d'or et d'argent ; mais aujourd'hui je dois livrer un rude combat et je te demande ton épée. »

Le géant se lève et lui remet sa grande épée.

La mythologie des Grecs peuplait les airs, les eaux, les champs, d'une myriade d'êtres surnaturels. Le culte du passé peuple ainsi chaque pays d'une quantité d'images grandioses ou touchantes, images de ceux qui, dans ces lieux, ont avant nous vécu, souffert, aimé, et dont le souvenir est pour nous un enseignement et un encouragement. Les pierres de Deucalion enfantaient des hommes ; les pierres des monuments historiques enfantent des idées.



La timidité est bien plus souvent l'effet de l'amour-propre que d'une modeste défiance de soi-même, et ceux-là ne doivent point se sentir embarrassés dans le monde, qui y vont avec une simplicité et une bienveillance naturelles, sans prétention et sans ambition, n'ayant rien à demander et ne voulant être que ce qu'ils sont réellement



Tout homme, quelle que soit sa condition, doit faire en ce monde l'œuvre du jardinier, semer le germe d'une bonne action, d'une bonne pensée, et répéter aussi : « Je te semai, Dieu te bénit. »



Dans l'endroit le plus petit, dans la condition la plus obscure, il me semble qu'on peut se constituer un si bon

nid et faire tant de bien! La violette embaumée s'épanouit sous de rustiques buissons; la rose des Alpes décore de ses fleurs empourprées les terrains les plus froids et les plus âpres; l'épi de blé se couvre de graines fécondes sur le sol où on l'a semé; l'arbre répand ses fruits dans l'enclos où il a grandi. Pourquoi l'homme ne donnerait-il pas ainsi les fleurs et les fruits de son intelligence au lieu même où le ciel l'a fait naître? Sa vie est-elle si longue qu'il ne craigne pas de l'éparpiller au hasard sur les grands chemins? C'est l'orgueil souvent aveugle qui suscite en lui une ambitieuse ardeur.



On dit souvent : la France ne sait pas coloniser.

Est-ce vrai?

Devons-nous, sans le contester, admettre ce reproche?

Les autres peuples se plaisent à proclamer leurs mérites.

Nous laissons indolemment déprécier le nôtre, et parfois nous le déprécions nous-mêmes.

On nous accuse de nous abandonner à de futiles vanités. Mieux vaudrait nous maintenir dans une juste fierté.

J'ai souvent songé qu'un écrivain qui voudrait com-

pulser les documents publiés à diverses époques, fouiller dans les archives de la guerre, de la marine, des affaires étrangères, pourrait composer une histoire des plus intéressantes, l'histoire des Français dans l'Amérique du Nord, l'histoire de nos explorations, de nos découvertes, de nos luttes chevaleresques et de nos œuvres de civilisation dans cette immence contrée où nous avons fondé un royaume qui s'appelait la Nouvelle-France, dont nous avons été dépossédés en une heure à jamais néfaste.

Je ne sais qui a dit : Partout où résonnent des coups de sabre on peut être sûr de trouver des Français. Nous pourrions dire aussi très justement qu'on trouvera des Français partout où il y a une entreprise hardie, une tentative généreuse, un acte d'humanité et de bienfaisance.

On a beaucoup vanté depuis une trentaine d'années l'esprit d'invention, le génie industriel et la persévérance, les travaux et les institutions des Américains. On oublie ce que les Français ont fait dans ce pays, bien avant qu'il fût questien de ces nouvelles générations d'émigrants de toute sorte que l'on réunit sous le nom de race anglo-saxonne pour leur donner un caractère d'homogénéité qui ne résiste pas au moindre examen.

Les Français sont entrés dans cette région quand elle était encore dans son état primitif et sauvage, et en ont eux-mêmes ouvert les différentes voies à ses maîtres actuels.

C'est un marin français, le valeureux Jacques Cartier,

qui a découvert le Saint-Laurent. C'est un prêtre français, le père Marquette, qui a découvert le cours du Mississipi; c'est un gentilhomme français, le vaillant Lasalle, qui descendit le premier ce grand fleuve jusqu'à son embouchure. Ce sont les Français qui les premiers fondèrent des établissements agricoles sur les rives de l'Ohio, dans la Caroline du Sud et sur les confins du golfe du Mexique. Ce sont les Français qui colonisèrent l'Acadie, dont un illustre poète, Longfellow, a raconté en termes touchants les derniers désastres, et le Canada, où subsistent encore pleinement la langue et le souvenir de la France, et la Louisiane. Ce sont ces intrépides Canadiens, qu'on appelait les *voyageurs* et les *coureurs des bois*, qui s'avancèrent à travers les forêts impraticables, franchirent les torrents, s'aventurèrent sur les lacs, et furent les premiers pionniers de cette immense contrée où les Américains se glorifient aujourd'hui de construire leurs cités, de dérouler les rails de leurs chemins de fer et de faire flotter leurs bateaux. Sur une longueur de neuf cents lieues, depuis le plateau rocailleux où s'élèvent les remparts de Québec jusqu'à la plaine humide où s'étalent les vastes maisons de la Nouvelle-Orléans; depuis le voisinage des glaces du Labrador jusqu'aux parages des tropiques; depuis les rives de l'Hudson jusqu'aux extrémités du Nord, partout, au seizième et au dix-septième siècle, le sol a été sillonné et jalonné par les Français. Maintenant encore, c'est à l'aide des bateliers canadiens que la compagnie de la

baie d'Hudson et les autres compagnies qui font le commerce des fourrures accomplissent leurs difficiles opérations. Ce sont les trappeurs, descendant, pour la plupart, de familles françaises, qui ont éclairé et protégé les premières expéditions des Américains vers Santa-Fé et vers la Sierra-Nevada de la Californie. Un grand nombre d'entreprises dont s'enorgueillit la république des États-Unis ont été conçues et achevées par des Français.

L'un des plus intelligents et des plus audacieux explorateurs de l'Amérique, le général Frémont, est d'origine française.



La première dans les croisades, cette héroïque tentative de colonisation religieuse, la France a été la première aussi dans d'autres expéditions nautiques, la première sur la côte d'Afrique, comme dans les régions immenses de l'Amérique du Nord. Sur tous les points du globe ses marins, ses colons, ses soldats, ont glorieusement porté son drapeau.

Ce n'est pourtant point par ses ardentes batailles et ses nombreuses victoires que la France s'est acquis une place si distincte dans l'histoire des colonisations, c'est par son esprit de justice et de mansuétude, par ses facultés d'attraction et d'assimilation.

Elle n'a point fait de cruelles ordonnances pour obtenir la plus abondante récolte de la terre conquise. Elle n'a point, pour apaiser une lamentable soif d'or, torturé d'innocentes peuplades vaincues. Elle n'a point écrasé ou refoulé dans de sombres régions des milliers d'honnêtes familles pour n'avoir plus à leur disputer une parcelle de leurs domaines héréditaires.

Ah! si, en pensant à tout ce que nous avons possédé et à tout ce que nous avons perdu, il ne nous est pas possible de lire sans regrets la chronique de nos colonies, nous pouvons du moins la lire sans remords. Nul de nos souverainetés n'a fait gémir l'âme d'un Las Casas; nulle de nos coutumes n'a suscité un désir insatiable de vengeance dans le cœur d'un Montbars, et nul de nos gouverneurs n'a par ses rapacités enflammé la foudroyante éloquence d'un Burke et d'un Sheridan.

Nos colons ont inspiré en pays lointain des sentiments d'estime et d'affection qui souvent leur ont été d'un grand secours dans les heures difficiles, dans la faiblesse de leurs armements, dans l'exiguïté de leurs ressources matérielles.

Des guerres désastreuses, des traités cruels, nous ont enlevé la plupart de nos anciennes possessions. Mais nous y avons laissé un noble et profond souvenir.



La mer et les montagnes sont les vraies grandes choses de notre monde terrestre.

La contemplation de la mer donne à l'homme le sentiment de l'infini. L'aspect des montagnes élève son âme vers le ciel, et de siècle en siècle les montagnes ont été glorifiées par une idolâtrie, par une pensée poétique et par une pensée pieuse; le mont Mérou des Indiens, le Caucase de Prométhée, l'Atlas, l'Olympe, le Parnasse de la mythologie grecque; dans les traditions musulmanes, les cimes du Kaf qui entourent le monde comme un anneau; dans les traditions cingalaises, le pic escarpé sur lequel Adam errant dans son exil a laissé l'empreinte de son pied. Dans les profondeurs des montagnes, les Astecs entretiennent sans cesse un feu sacré en l'honneur de Quetzacoatl, le dieu bienfaisant qui après sa longue disparition doit retourner au Mexique. Dans les cavités du Wunderberg Charlemagne est assis devant une table de marbre, la couronne sur la tête, le sceptre à la main. Il est là immobile, silencieux, attendant le jour où il sortira de sa retraite pour régénérer son empire. D'autres cavités renferment les trésors gardés par des dragons; les nains qui forgent les métaux précieux, les fées, les elfes, les

djinns avec leurs palais d'or et de cristal, les charmantes Mélusines, les Merlin et les Rubezahl.

La plaine est la fatale arène où ruisselle le sang des combats, et le rude champ du travail où le laboureur à chaque sillon semble imprimer cette maxime :

A la sueur de ton visage
Tu gagneras ta pauvre vie.

La montagne est le monde magique des naïves imaginations. Dans les pays qui ont gardé la poésie du passé, dans les chalets de la Franche-Comté, dans les gaard de Suède et de Norvège, dans les isbas de la Russie, aux veillées du soir, on se plaît encore à entendre raconter les merveilles des montagnes.

Mais l'on s'incline religieusement devant les montagnes consacrées par la Bible et par l'Évangile. Sur le Sinaï, Dieu a dicté ses lois au peuple d'Israël; sur la terre de Galilée, le Christ a prononcé le sermon de la montagne, ces ineffables sentences dont chaque mot est entré comme un baume céleste dans les douleurs de l'humanité. Sur le mont des Oliviers, il a passé en prières sa dernière nuit; sur le Calvaire, il a porté sa croix.

Dans le divin récit de la création, dans les cinquante chapitres de la Genèse, on ne trouvera point les noms des vastes terres dont les rois et les républiques avec leurs canons Krupp et leurs mitrailleuses se disputent la possession, ni les noms des fleuves et des océans où l'homme s'enorgueillit de faire flotter ses navires de

commerce et ses frégates cuirassées; mais la désignation d'une montagne, de la montagne bénie où s'apaisa la colère de Dieu, où la colombe apporta le rameau d'olivier à l'arche arrêtée sur les eaux du déluge.



Il y a dans l'enfance des peuples, comme dans l'enfance de l'homme, une poésie gracieuse, une entente idéale et spiritualiste de la nature qui ne résiste point aux graves impressions, aux raisonnements de l'âge mûr.

C'est ainsi que, dans les tribus sauvages de l'Amérique du Nord, la pauvre mère qui a perdu un enfant pense respirer son âme dans le parfum des fleurs et l'entendre soupirer dans le chant de l'oiseau. C'est ainsi que les Lapons attachent encore une croyance touchante à un grand nombre d'incidents physiques.

Lorsque l'un d'eux tombe malade, ils disent que son âme a été appelée dans l'autre monde par les âmes des êtres chéris qu'il a perdus, et qu'elle a quitté son corps pour se rendre à leurs prières, pour s'aventurer à leur suite dans leur dernière demeure. On fait venir alors un sorcier qui se jette la face contre terre, qui, par ses paroles mystérieuses, conjure l'âme vagabonde de revenir. Si elle cède à ses supplications, si elle revient habiter le corps qu'elle a quitté, bientôt le malade reprend ses forces

et sa vie; sinon, il doit languir dans son attente inutile et mourir. De tels exemples et un grand nombre d'autres qui s'offrent à nous de toutes parts, dans les dogmes religieux de l'Inde, dans les contes merveilleux de l'Orient, dans les traditions populaires du Nord, prouvent assez ce qu'il y a de fleurs de poésie, de parfums printaniers, de grâce inimitable dans les sociétés primitives, dont l'ignorance d'ailleurs nous choque et dont nous condamnons les grossiers usages.



Je me sens attiré par une sympathie fraternelle vers l'homme qui travaille. Je regarde avec respect le front baigné de sueur et la main endurcie par la fatigue du labeur. Dieu lui-même nous a fait une loi du travail, et, dans sa bonté infinie, il a joint à l'accomplissement de cette loi une source de joie et de consolations. Certes, il n'est pas une personne de cœur qui n'éprouve une charitable compassion à la vue du pauvre ouvrier qui du matin au soir emploie toutes ses forces à gagner un modique salaire; à la vue du laboureur qui doit braver toutes les intempéries des saisons pour ensemencer ses champs et pour les récolter. Cependant cet ouvrier, ce laboureur est souvent plus heureux que la plupart des riches qui en passant daignent lui accorder un regard de

pitié, car il a suivi la ligne de son devoir. Quand sa tâche est finie, il s'assoit, dans la paix de son âme, à son humble foyer. Le bois qui pétille dans ce foyer, le pain qui est sur la table, il les a gagnés par son travail; l'enfant qui joue autour de lui, il l'élève par son travail, et lorsqu'il se repose sur sa couche rustique, il peut se dire en s'endormant qu'il a rempli sa journée. Que de sollicitudes pénibles qu'il ignore et qui obsèdent l'esprit des riches! La continuité de son travail est pour lui comme une cuirasse qui le défend des passions orageuses. Sa porte est fermée aux sombres chimères, aux folles fantaisies qui peuplent l'enceinte des palais, et sur son rude oreiller il jouit d'un paisible sommeil que le seigneur de son village implore souvent en vain.

Quand je loue ainsi l'efficacité du travail, il est bien entendu que je ne parle pas seulement du travail manuel. Le travail de la pensée n'est-il pas souvent plus pénible, et ses résultats ne sont-ils pas infiniment plus grands?



Pourquoi éloignons-nous de nos habitations les sépultures? Les anciens Égyptiens plaçaient autour d'eux leurs morts embaumés; les Turcs établissent leurs cimetières près des rues les plus fréquentées, dans les sites les plus riants, sur les collines inondées de lumière, aux lieux

choisis où ailleurs on ne manquerait pas de planter des vignes, de construire des villes. Je me rappelle le cimetière de Péra et de Scutari, épanouis au soleil, près des flots azurés du Bosphore. Les cyprès les ombragent de leurs verts rameaux; les amandiers y répandent leurs fleurs de pourpre; les habitants de la ville les traversent à tout instant pour se rendre d'un quartier à l'autre, et souvent s'y arrêtent comme dans un jardin. Là, le dos appuyé contre la pierre sépulcrale d'un de ses parents ou de ses amis, le Turc fume en silence son chibouck. Là le passant fatigué se repose tranquillement sur la tombe d'un fougueux soldat ou d'un juge redouté, d'un riche marchand ou d'un pacha; là, les femmes, assises sur le gazon, s'entretiennent de leurs occupations journalières et de leurs projets, tandis que leurs enfants jouent autour d'elles et cueillent les fleurs écloses sur les cercueils de leurs aïeux.

Autrefois, dans la catholique Europe, on enterrait les morts sous les dalles de l'église. C'était une pieuse et touchante coutume. On ne pouvait entrer dans la religieuse enceinte sans y retrouver leur souvenir. On s'agenouillait sur la pierre qui recouvrait leurs corps. On priait dans la chapelle où ils avaient prié. On croyait alors qu'à une des grandes fêtes de l'année, à Noël, ils se levaient dans leurs cellules souterraines avec leurs blancs linceuls, et venaient dans la nef chanter, comme autrefois, l'hymne de Rédemption.



Sans que je songe le moins du monde à un acte quelconque de chiromancie, la main a toujours été pour moi l'objet d'une attention particulière. Et n'est-ce pas juste? Abstraction faite des facultés de notre âme et de notre intelligence, c'est la main qui assure notre supériorité sur les animaux. Nous n'avons, certes, ni la force de l'éléphant, ni l'agilité du cheval, ni la faculté de locomotion de l'hirondelle, ni la pénétration et la fermeté du regard de l'aigle, ni la finesse d'odorat du lévrier ou la prodigieuse faculté de tact de l'araignée; mais nous avons la main, instrument docile de notre volonté. Par cette main, nous faisons ce que nul animal ne peut faire; par cette main, nous manifestons la plupart de nos sentiments. C'est la main qui façonne la lyre, érige des autels, transmet à la postérité les événements mémorables ou les œuvres de l'imagination. C'est la main qui menace, qui implore, s'arme pour la guerre ou signe le traité de paix. Les patriarches étendent leur main droite sur la tête de leurs fils aînés et les bénissent; Moïse, debout sur la montagne, pendant que les Israélites combattent, élève ses mains vers Dieu pour obtenir sa grâce par cette supplication. David, de sa petite main, attache à sa fronde la pierre du ruisseau, et renverse le géant Goliath.

Assuérus incline vers Esther sa main qui tient le sceptre, et l'arrêt de proscription de la race juive est aboli. C'est la main du pontife qui consacre le prêtre, la main de l'homme dont on invoque le témoignage, qui adjure le ciel et atteste son serment; la main de l'ami qui, par son attouchement, fait tressaillir notre cœur; la main d'un être aimé que nous aspirons à saisir encore à sa dernière heure. Les mains calleuses de l'ouvrier sont un indice de sa profession; les mains amaigries du pauvre ou du malade nous révèlent ses souffrances; les mains délicates sont un signe d'aristocratie.



C'est, je crois, l'Anglais Johnson qui a dit :

« Voyager en une belle saison, par une belle route, dans une voiture commode, avec un livre intéressant, n'est-ce pas le plus grand bonheur qu'on puisse avoir en ce monde? »

Il en est un autre, bien plus enviable et plus complet : c'est de voyager lentement, librement, seul avec une personne qu'on aime.

Ceux qui ont goûté un tel bonheur, si longtemps qu'ils vivent ensuite, ne pourront l'oublier.



A la fin du jour, les rayons mourants du soleil offrent aux regards un charme singulier. Au dernier moment, la vie apparaît belle à celui qui se plaignait de ses vicissitudes et qui va la quitter. A l'heure d'une séparation résolue, désirée, il s'opère dans l'âme une violente réaction. En un instant rapide, on entrevoit dans une sorte de lumière éblouissante tout ce que l'on aime et tout ce que l'on abandonne. En un instant on est saisi par les joies que l'on déserte, par des regrets anticipés, comme par un reflux impétueux sur lequel flotte la pensée indéçise. On n'a pas encore franchi le seuil de la porte, on n'a pas encore murmuré le suprême adieu, on s'arrête, on hésite ! On pourrait rentrer dans la demeure aimée, se rejeter dans les bras qui s'ouvriraient avec joie. Dernière lutte du cœur, dernier avertissement peut-être d'un bon génie. Mais la pensée dominante l'emporte, et l'on s'éloigne de la plage paisible, et on lance sa barque à la mer. Que Dieu la protège !



Les grandes villes ne sont qu'un assemblage de petites villes, et ce qu'on appelle sans épithète la société, c'est-

à-dire le monde choisi, le monde comme il faut, n'est qu'un composé d'un certain nombre de familles que des analogies de naissance, d'éducation, d'habitudes rapprochent l'une de l'autre, qui s'en vont régulièrement de salon en salon, se rencontrent presque chaque jour et forment un cercle à part au milieu des autres cercles, une tribu distincte, une coterie. L'oisiveté enfante dans cette société, comme dans celles d'un ordre inférieur, le même besoin de s'occuper de son voisin, de jeter un regard curieux dans l'intérieur de sa maison, d'analyser minutieusement ses faiblesses, ses défauts, et la vanité lui inspire les mêmes jalousies et les mêmes médisances. La différence est que cette médisance a des dehors plus gracieux, le langage plus élégant. Elle porte un masque de velours et distille son poison dans un bouquet de fleurs. Elle n'assomme pas lourdement celui qu'elle attaque comme on le fait dans la bourgeoisie, elle lui donne d'une main gantée et parfumée de délicieux petits coups d'épingle. Pleine de tact, du reste, et d'esprit, elle ne s'oubliera jamais, dans l'ardeur de son escrime, jusqu'au point d'outre-passer les règles traditionnelles du bon goût, et si parfois il lui arrive d'engager une fausse attaque ou de s'en prendre à quelqu'un qui la domine par une réelle supériorité, elle ne tentera pas pour le vaincre des efforts qui pourraient la compromettre; elle rendra les armes avec une apparence de loyauté toute chevaleresque, et conclura un traité de paix avec le même sourire et la même aisance qu'elle apportait un instant auparavant

dans ses vives et légères escarmouches. Il ne lui est pas permis de plisser son joli front ni de paraître ulcérée : il faut qu'elle combatte gaiement et succombe avec grâce comme le gladiateur romain. C'est là son supplice et c'est là son charme.



O poésies du jeune âge, enchantements des songes enfantins et des naïves crédulités! Ceux-là ne sont point comptés parmi les riches et les puissants de ce monde, qui resteront attachés au charme de l'idéal. Mais nul pouvoir et nulle fortune ne valent la quiétude et la splendeur du paradis de leurs pensées. Dans les ambitions de la vie terrestre, ils ont choisi la meilleure part. Heureux ceux à qui elle n'est point enlevée!



De tous les diables de l'enfer, le plus fin, le plus opiniâtre, le plus artificieux, le plus fort, le plus hideux et le plus indomptable, le plus vil et le plus choyé, c'est celui de l'avarice.

Ni le démon de la volupté, ni celui de l'ambition, si

dangereux pourtant, ni les autres n'ont une telle persistance ni de telles ruses. Les autres s'affaiblissent ordinairement dans l'esprit ou les sens de leurs victimes à mesure qu'elles vieillissent. Celui-ci, au contraire, s'incarne de plus en plus en elles à mesure que l'âge les affaiblit, les serre dans ses griffes de chat, leur suce le sang comme un vampire, et les rend de plus en plus chétives et misérables, jusqu'au jour où il les étend décharnées, grelottantes, épuisées par de stupides privations, mourant de faim et de soif sur un grabat, au milieu de leurs trésors.

Nulle passion n'a des subtilités pareilles à celles de l'avarice, et Molière lui-même, Molière, en voulant peindre les perplexités, les artifices et les tourments d'un avare, est resté bien au-dessous de la vérité.

Comparé avec d'autres avares, son Harpagon, avec son maître Jacques, est un enfant prodigue.



Il y a des âmes que l'obligation du travail, les soucis matériels, contractent en un rigide égoïsme. Il y en a qui, par une grâce spéciale, échappent à cette action réfrigérante, et dans les difficultés de la vie, dans l'affliction et la pauvreté conservent un généreux élan. C'est cette générosité du pauvre qui est surtout admi-

rable. Le riche, quand il s'associe à une œuvre de bienfaisance, ne donne souvent que son superflu. Le pauvre donne ce dont il a lui-même besoin, et ne craint pas de souffrir pour apaiser une souffrance.



Un philosophe a remarqué que les vagues bruissements de la terre et des airs sont dans les tons mineurs, ce qui leur donne un accent mélancolique, l'accent qui entre le plus doucement dans le cœur, le pénètre et l'émeut.

N'est-ce pas ce même accent qui a été idéalisé par les traditions anciennes des différents peuples, par la flûte avec laquelle le dieu Pan gémissait sur la perte de Syrinx, par la lyre d'Orphée qui attendrissait les bêtes fauves de l'Hémus et les habitants de l'enfer, par la harpe de David qui apaisait les terreurs de Saül, par la harpe des exilés d'Israël au bord des fleuves de Babylone, par la harpe chevaleresque et religieuse de la verte Érin, par la harpe nuageuse d'Ossian, par la harpe du dieu suprême de la mythologie finlandaise pleurant sur les grèves de la mer du Nord?

Les chants de joie et de triomphe ne tiennent point une telle place dans les annales des peuples, sans doute parce que les jours de gaieté sont moins nombreux dans la vie

de l'homme que ceux de la douleur, ou n'y laissent pas une si profonde trace.



Les oiseaux, a dit un écrivain, sont les musiciens du pauvre, et l'on peut dire aussi justement que les fleurs sont sa vivante poésie. N'y a-t-il pas entre les oiseaux et les riantes fleurs de la terre une sorte de parenté? La jolie fable persane de Gul et Bulbul n'est-elle pas un emblème de cette ingénieuse affinité? Comme les oiseaux en tout pays, les fleurs égayent le pâtre dans sa solitude, le voyageur sur son chemin, l'ouvrier dans sa mansarde; comme les oiseaux, elles peuvent servir d'horloge au paysan; car il en est qui éclosent le matin, à l'heure où l'alouette s'éveille, et se ferment le soir, à l'heure où elle s'endort. Comme les oiseaux, elles sont les messagères et les images coloriées des diverses saisons : celles-ci apparaissent au printemps avec l'hirondelle; celles-là s'épanouissent au soleil de l'été tandis que tout vibre et que tout chante autour d'elles; d'autres annoncent l'automne avec le pigeon nomade; d'autres l'hiver avec la corneille, et, lorsque après l'hiver on voit renaître les fleurs sur le sol reverdi, ne croirait-on pas que pendant la fin de la saison elles ont, comme les oiseaux, émigré en de plus chauds climats?

Dès notre premier âge, les fleurs attirent nos regards et occupent notre attention ; plus tard elles se lient aux diverses péripéties de notre vie. C'est avec un bouquet de fleurs que dans notre enfance nous célébrons un joyeux anniversaire ; c'est le don d'une fleur qui dans notre jeunesse nous fait palpiter le cœur ; c'est une couronne de fleurs qui orne la tête virginale de la fiancée au jour du mariage. Hélas ! ce sont des fleurs que nous déposons, dans notre deuil, sur la tombe de ceux que nous avons aimés.

Les conteurs de l'Orient parlent d'une fleur magique qui, par son simple contact, ouvrait les portes d'airain des grottes remplies de trésors. N'avons-nous pas tous, dans la réalité de notre existence, une de ces fleurs magiques qui du fond de notre âme, sous le fardeau d'airain des années, peut faire surgir des trésors de souvenirs et de tendres pensées ?

Pour moi, il y a telles fleurs dont le calice, dont l'arome, dont la peinture même suffit pour me rappeler quelques-unes de mes plus vives surprises de voyage, ou de mes plus heureuses impressions de jeunesse : les roses de Jéricho, les catalpas du Mississipi, les anémones des régions boréales, les orchidées des tropiques, les œillets du jardin de ma mère, l'héliotrope d'un autre délicieux jardin ; et, quand je vois une rose des Alpes, elle me rappelle mon excursion au couvent du Saint-Bernard.



Un poète a dit :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux.

C'est possible. Plus douce pourtant, et plus efficace, dans le cours ordinaire de la vie, est l'amitié de la femme. Nul homme n'apportera, dans ses rapports d'amitié, la vigilante sollicitude, la bénigne attention, l'exquise délicatesse de la femme. Nul homme ne saura comme elle se consacrer à ses affections, poursuivre sans se lasser son œuvre de dévouement, courber sans se plaindre le front sous un nuage, subir sans récrimination une froideur et une injustice. Nul homme ne saura comme elle pénétrer dans les replis du cœur, découvrir une peine secrète et y verser un baume salutaire. Nul homme ne saura, comme la femme, s'associer au bonheur d'un ami ou à son deuil, compléter la joie de ceux qui lui sont chers par la joie qu'elle en ressentira, ou les soutenir dans un désastre et raffermir leur courage abattu. L'homme croit assez faire pour ses affections, quand il leur accorde une part de son temps. Mais la femme ne compte point le temps qu'elle emploie à servir ceux qu'elle aime, à se faire la sœur de Charité de ceux qui souffrent, à relever,

comme une walkyrie, ceux qui sont blessés dans la bataille de la vie. Sa force est dans sa mansuétude, son honneur dans son humilité, son triomphe dans son abnégation, sa vie dans son dévouement.

« *Ehret die Frauen,* dit Schiller : honorez les femmes; elles tressent et mêlent des roses célestes à la vie terrestre: elles forment l'heureux lien de l'amour, et, sous le voile pudique des grâces, elles entretiennent, d'une main pieuse et vigilante, le feu éternel des nobles sentiments.

« Sans cesse hors des bornes de la vérité, s'égare l'ardeur sauvage de l'homme; sans cesse ses pensées l'entraînent sur l'océan des passions; il étend une main avide vers l'espace; jamais son cœur n'est satisfait; ses rêves inquiets l'emportent jusque dans les sphères éloignées.

« Mais, avec le charme d'un regard tout-puissant, les femmes rappellent le fugitif et lui font reconnaître les traces du présent. Sous la sainte garde de leur mère, dans leurs habitudes modestes, elles sont restées les fidèles filles de la vraie nature. »



Elle est à plaindre, la femme dont l'existence est liée à celle d'un ambitieux vulgaire! Il y a des hommes d'une nature rare, d'une trempe vigoureuse, qui conçoivent de grandes pensées et ne doivent avoir que de hautes ambi-

tions. Le génie qui les anime leur donne une force extraordinaire ; ils entrent dans la lutte de la vie avec une noble attitude et combattent avec une mâle fermeté. Les petites flèches de l'envie et de la méchanceté glissent, sans les blesser, sur leur bouclier, et les petites vanités ne pénètrent point dans la profondeur de leur cœur. Une victoire ne leur insuffle point un fol orgueil ; un échec ne brise point leur courage ; vainqueurs, ils ont dans leur triomphe une majestueuse sérénité ; vaincus, ils imposent le respect par leur calme dignité. L'aigle planait dans les sphères éthérées ; l'aigle, tombe grièvement blessé ; mais c'est l'aigle, et dans son œil éteint on reconnaît encore la puissance du regard qui fixait le soleil.

Il en est d'autres qui prennent pour de la force une folle outrecuidance ; qui, ne sachant pas se contenter d'une modeste situation, proportionnée à leur petit mérite, accusent le ciel, la fortune, le monde de ne pas les élever au rang qu'ils convoitent. Leur faiblesse les rend à la fois défiants et irascibles ; leur amour-propre est pour eux une cause continuelle de susceptibilité maladive : un succès les enivre ; un désappointement les terrasse. Leur vie se passe dans une sorte de crise perpétuelle, dans de brusques alternatives d'espérances exagérées et de morbides déceptions, d'exaltations bruyantes, d'emportements désordonnés et de prostrations ; sans cesse ils se tourmentent eux-mêmes et fatiguent tout ce qui les entoure. On ne peut les approcher sans subir le contrecoup de leur agitation.

Dans le Monténégro, dans les régions de l'Amérique occupées par la race indienne, dans d'autres contrées encore, dont nous considérons avec un superbe dédain les mœurs grossières, la femme est condamnée à un pénible labeur; c'est elle qui cultive les champs, récolte la moisson, porte les plus lourds fardeaux, tandis que l'homme fume sa pipe indolemment ou se promène comme un seigneur, son fusil à la main. Dans nos pays civilisés, il y a des hommes qui asservissent leur femme à la rude élaboration de leurs trames ambitieuses, et l'enchaînent à la cupidité de leurs calculs. Les tyrans domestiques de ces peuplades, que nous appelons barbares, ne sont-ils pas moins barbares?



Le charme des enfants dans leur candeur et leur simplicité!

Un matin de Noël, la fille de mon concierge m'apporte mes journaux et mes lettres. Je tenais dans la main une pièce de cinq francs toute neuve, et je lui dis : « Voilà ce que le petit Jésus m'a chargé de vous donner. »

Elle me regarde et regarde le brillant écu avec de grands yeux étonnés, puis me dit d'une voix attendrie :

« Il est bien bon, le petit Jésus!

— Oui, il voulait mettre lui-même cette pièce dans votre sabot. Mais il ne l'a pas vu.

— Mon sabot? Est-ce possible! Il était au milieu de la loge, si bien que j'y ai trouvé ce matin une orange et une poupée.

— Ah! il faut penser que dans cette nuit de Noël le petit Jésus a beaucoup à faire et qu'il est très pressé. Comme je demeure depuis longtemps dans la maison, il s'est arrêté un peu près de moi, et m'a dit: « Vous voyez souvent la petite Berthe? »

— Il sait mon nom, le petit Jésus?

— Sans doute.

« Elle est laborieuse et obéissante. Elle va assidûment à l'école des sœurs, et dernièrement elle y a gagné la médaille d'argent avec le ruban vert. »

— Comment! il sait cela le petit Jésus?

— Il sait tout, et il m'a remis cette pièce blanche pour vous.

— Ah! mon Dieu! murmura Berthe, en joignant les mains, il faudra bien le remercier, le bon petit Jésus! »

Puis m'ayant aussi remercié, elle descend quatre à quatre l'escalier et va montrer tout émue à sa mère le présent du petit Jésus.

Si quelque libre penseur lisait par hasard cette historiette, probablement il dirait que Berthe et moi, nous sommes deux idiots.

Ils ont beaucoup d'esprit et ils sont très savants, les libres penseurs!...



Notre pauvre vie humaine dont nous nous croyons, dans notre orgueil, les maîtres, que nous avons la présomption de gouverner, comme un industriel gouverne son cours d'eau, tantôt en le laissant librement couler à plein bord dans la verte prairie, tantôt en l'endiguant, ici, l'arrêtant dans une écluse, là, lui imprimant un rapide mouvement, notre pauvre vie humaine n'est qu'une perpétuelle succession d'événements imprévus qui surprennent l'ignorance de l'enfant, bouleversent les rêves ardents du jeune homme et confondent l'austère expérience du vieillard. Imprévu est l'instant précis de notre naissance, plus imprévue encore l'heure de notre mort, et entre ces deux limites, on peut dire, sans exagération, que sans cesse nous sommes réjouis ou affligés, exaltés ou terrassés par quelque événement imprévu. Qu' de nous, en se levant, le matin, dans le plein exercice de ses facultés et en réglant tranquillement l'emploi de sa journée, peut être sûr de ce qu'il fera quelques instant plus tard? Je ne parle point d'un désastre inopiné qui nous atteint, comme un coup de foudre, et auquel nous ne pouvons résister. Mais une lettre, une visite inattendues, une rencontre à laquelle nous n'avions pas songé, un des mille petits accidents de la vie quotidienne : Il

n'en faut souvent pas davantage pour jeter le trouble dans notre esprit et changer radicalement le cours de nos idées.



Au commencement du chemin de la vie, les enfants se confient leurs candides impressions, leurs surprises, leurs joies, leurs accidents, comme des voyageurs à leur entrée dans un pays inconnu qu'ils vont parcourir.



Petits bateaux! petits moulins! Innocents jouets de l'enfance, symboles matériels des plus vives agitations de l'homme! De même que nous suivons du regard avec inquiétude notre fragile nacelle, craignant de la voir se perdre dans les roseaux ou se briser sur une pierre, combien de spéculateurs observent avec anxiété, dans leurs calculs pécuniaires, l'écueil qui les menace et le courant propice qui leur promet le succès! De même que nous cherchons à orienter nos ailes de moulin au léger souffle qui les met en mouvement, combien d'ambitieux tournent ainsi leurs pensées, selon le Borée des révolutions ou le zéphyr du pouvoir! Pour les courtisans de la

fortune, il y a perpétuellement dans l'air quelque chose à étudier, quelque ouragan qu'ils doivent prévoir, ou quelque bonne brise dont ils doivent tâcher de profiter. « Voyez, disait Louis XIV à un seigneur de sa cour en lu montrant le nouveau bâtiment de Versailles, vous souvient-il qu'il y avait là, autrefois, un moulin? — Oui, sire; le moulin n'y est plus, mais le vent y est encore. »



Quel curieux spectacle que celui du développement graduel de la végétation! Il y a des plantes qui sont comme des filles coquettes, impatientes de se montrer avec leur nouvelle parure. Aux premières lueurs du printemps, elles se revêtent de feuilles, et souvent elles sont punies de leur étourderie par un vent froid qui glace leurs bourgeons naissants, ou une grêle qui les hache sans miséricorde. Il en est d'autres, plus prudentes, qui, avant d'étaler leur délicate verdure, attendent que les bourrasques d'avril soient passées; il en est d'autres, telles que le hêtre, qui sont encore moins hâtives. N'est-ce pas une grâce de la Providence qu'il en soit ainsi? Quand l'hiver est fini, si la neige disparaissait tout à coup, si les champs et les forêts fleurissaient et reverdissaien en même temps, nous pourrions être éblouis de cette subite métamorphose; mais nous n'aurions pas le plaisir

de voir s'opérer peu à peu cette œuvre de rénovation, d'observer ses progrès réguliers, d'assister pour ainsi dire, d'heure en heure, au charme de ses éclosions.

C'est un conte de fées qui nous représente les bosquets silencieux, et la muette demeure de la Belle au Bois dormant éveillée, animée en un instant. La nature a aussi ses féeries, plus imposantes et ravissantes dans leur réalité que toutes celles qui peuvent être imaginées dans un rêve de fantaisie. Mais elles ne se manifestent point en quelques minutes et n'ont point l'éphémère durée d'un songe poétique; elles existent perpétuellement; elles se montrent à nous toute l'année, sous différents aspects. Chaque saison nous dévoile une des variétés de leurs beautés infinies. Au mois d'avril déjà, dans notre pays, apparaissent les premiers signes du printemps; le mois de mai, ce puissant magicien, accomplit une foule de prodiges; au mois de juin tout est vert et fleuri.



Il y a des fleurs qui s'ouvrent et se ferment à certaines heures avec une telle régularité que Linné en avait fait une horloge qu'il appelait l'horloge de Flore. L'âme humaine est comme une de ces fleurs impressionnables. On pourrait noter au moins quelques phases du jour par les diverses émotions que produit en elle le spectacle de la

nature; celles du matin ne ressemblent pas à celles du soir. Le matin, l'éclat du soleil levant, la fraîcheur des plantes baignées par la rosée, le réveil de tout ce qui bourdonne, de tout ce qui chante, de tout ce qui respire autour de nous, égayent nos regards et notre esprit. Le soir, quoique le soleil soit aussi splendide à son coucher qu'à son lever et le ciel aussi riant, nous sommes involontairement surpris par un indéfinissable sentiment de mélancolie. Peut-être est-ce le résultat de quelque déception ou de quelque fatigue de la journée; peut-être aussi que, dans notre pensée, le déclin de la journée s'associe à l'image du déclin de toute existence et de toute chose terrestre.



Il y a des gens qui sont nés tout exprès pour vivre dans l'atmosphère du monde, comme certains gentilshommes d'autrefois dans l'atmosphère de la cour. C'est leur plaisir et leur affaire, leur devoir et leur orgueil. Écrire le matin de gracieux petits billets; s'habiller après déjeuner pour une promenade au Bois ou des visites en différentes maisons ouvertes l'après-midi; s'habiller de nouveau pour dîner, et, autant que possible, habiller aussi leur esprit; porter de salon en salon une nouvelle, une anecdote, un bon mot fraîchement éclos ou ingénieusement rajeuni; jouer au volant d'une conversation où

tour à tour ils donnent ou reçoivent la réplique ; conquérir par une adroite repartie un regard approbateur d'une des reines de salon, et rentrer enfin chez eux avec la satisfaction de n'avoir négligé aucune obligation de politesse, ni manqué à aucune inconvenance : telle est leur carrière. Les Romains marquaient d'une pierre blanche leurs jours heureux ; ceux-ci les comptent par des paires de gants blancs. Il y en a d'autres qui, n'ayant point une vocation si déterminée ou assez de loisirs pour adopter dans toute sa plénitude cette oisiveté si occupée, cèdent cependant peu à peu à l'attraction du monde, y prennent goût et finissent par y être assez bien englobés. Mais il en est qui, malgré leur bonne volonté, ne s'assimileront point au monde et s'y sentiront toujours contraints, ennuyés et dépaysés. Dans leurs inutiles efforts, dans leur prompte fatigue, ils me représentent ces poissons-volants que l'on voit s'élever par un subit élan au-dessus des flots : ils dilatent tant qu'ils peuvent leurs membranes pareilles à des ailes, ils essayent de se soutenir en l'air, puis bientôt retombent dans l'onde qui est leur élément



Le monde n'est cependant pas si mauvais qu'on le représente. Ceux qui le fréquentent et qui parfois s'avi-

sent de l'accuser d'égoïsme sont eux-mêmes des égoïstes. On ne lui donne en réalité pas plus qu'il ne donne, et on n'a pas le droit de lui demander davantage : des politesses de convention, des cartes de visite, des félicitations ou des compliments de condoléance. Bien plus, il est capable d'éprouver de très vives sympathies et de s'apitoyer très sincèrement sur un malheur immérité. Seulement, sa commisération ne peut être de longue durée. Dans le mouvement de rotation qui l'emporte, il n'a pas le temps de s'arrêter à un désastre individuel. Il enterre ses morts très décemment, puis il oublie, et passe comme le char de Jaguernath sur le sol où sont tombées les victimes.

Ce qui nuit à cet être complexe qu'on appelle le monde, ce qui fait que, dans son ensemble, il est si souvent méconnu et calomnié, c'est que l'or pur des meilleurs sentiments s'y allie à un métal trompeur, et c'est précisément ce faux métal qui attire le plus l'attention. Les fortunes des parvenus étalent un luxe fastueux; les vanités prétentieuses éclatent en un pompeux langage; l'esprit vrai est modeste, et la vertu ne fait point de bruit.



Les commencements d'une honnête affection sont comme les commencements d'une matinée de printemps, pleins de fraîcheur et de douces promesses. Le

cœur où l'on pénètre pour la première fois est comme une région inconnue où à chaque moment on fait une heureuse découverte. La voix qui nous module un nouvel accent d'affection me semble la plus délicieuse musique, et, s'il nous est possible de reconquérir quelques instants notre paradis en ce monde, je m'imagine que c'est lorsque nous savourons tout d'un coup en même temps le bonheur d'aimer et de nous sentir aimé.



Un écrivain allemand a dit : « J'aime mieux la fin que le commencement de l'année. En portant alors nos regards en arrière, nous pouvons apprécier ce que nous avons fait, ce que nous avons souffert, et la brièveté du temps est un de nos moyens de consolation. »

Il se peut que cette réflexion soit très sensée et très philosophique ; mais pour moi je ne puis l'admettre, et j'aime mieux le commencement que la fin de l'année. Le commencement de l'année, c'est la perspective de la route que nous voyons se dérouler dans une vapeur lointaine et dont nous ne pouvons distinguer les aspérités. La fin de l'année, c'est la connaissance de cette même route où nous avons cheminé par les intempéries des diverses saisons, où plus d'une fois nous avons eu les pieds meurtris par les cailloux, les mains déchirées par les épines.

Le commencement de l'année, c'est l'inconnu, c'est l'illusion : la fin de l'année, c'est l'expérience et la réalité. Que ne pouvons-nous garder constamment le trésor de nos illusions ! L'enfant est heureux par son ignorance.



Les morts ne sont pas morts pour ceux qui sincèrement les aiment ; ils pensent à nous dans leur demeure silencieuse ; ils nous voient sans que nous les voyions ; ils nous suivent d'un regard inquiet sur le chemin de la vie, et sous leur couche de gazon ils se réjouissent de nos joies et s'affligent de nos douleurs. Quelle touchante histoire j'ai lue d'un enfant enlevé tout jeune à l'amour de sa mère ! Longtemps après l'avoir perdu, cette mère allait s'agenouiller et pleurait sur sa tombe, et l'enfant lui dit un jour : « Ma chère mère, je t'en prie, ne t'afflige pas ainsi, car lorsque tu pleures, mon linceul est tout mouillé, et, lorsque tu souris, mon cercueil se remplit de roses ! »



Je suis très porté à croire que nous sommes soumis à une loi du talion ; que si l'on manque à l'amitié, on sera

trahi par l'amitié; que si l'on se rend coupable d'un acte d'ingratitude, on subira aussi quelque amère ingratitude; j'ajoute que nous n'aurions plus le moindre doute sur le perpétuel et universel accomplissement de cette loi, si nous pouvions pénétrer au fond des diverses existences humaines. Combien ne voit-on pas d'hommes notoirement mauvais et qui semblent cependant jouir fort tranquillement de l'emploi auquel ils se sont élevés par d'indignes manœuvres, de la fortune qu'ils ont acquise par le mensonge et l'improbité! Mais qui sait ce qu'ils souffrent en secret sous leur apparence de bonheur, ce qu'il y a de trouble dans leur esprit et d'aiguillons cachés dans l'éclat de leur richesse, comme les vers rongeurs dans les fruits vermeils? D'un autre côté, on remarque des gens très fidèles à leurs devoirs, très méritants de toute façon, et qui sans cesse échouent dans leurs entreprises, et l'on s'écrie que la Providence les abandonne, et l'on ne songe pas aux grâces mystérieuses que la Providence leur garde, aux quiétudes de conscience, aux tendresses de famille qui les consolent dans leurs revers, aux trésors de cœur qui les réjouissent dans leur pauvreté.



Étonnante organisation de la femme! Tant de grâce et de mansuétude unies à tant de force morale! L'esprit

souvent le plus juste, le jugement le plus fin et les plus sérieuses intuitions sous les apparences les plus frivoles; souvent aussi la raison la plus ferme, les résolutions les plus inébranlables avec la plus vive mobilité d'impressions! Quels singuliers contrastes! Et quel admirable assemblage! L'homme n'acquiert toute sa valeur que par l'éducation, et dans son orgueil n'aspire qu'à faire voir, le plus tôt possible, jusqu'où vont ses facultés. Mais il y a dans l'âme de la femme des qualités exquises qu'elle ne doit à aucun instituteur, que Dieu même lui a données. Il y a, dans cette âme harmonieuse, des cordes délicates qui ne vibrent point à tout moment, et de mystérieux trésors d'intelligence qui ne se révèlent que dans les grandes circonstances. Alors la femme la plus ignorante trouve tout à coup, pour exprimer ses émotions, un langage poétique, imagé, saisissant, que nul professeur de rhétorique n'a pu lui enseigner; la femme la plus soumise commande à ceux à qui elle obéissait humblement la veille; la femme la plus modeste se lève avec le regard enflammé et la parole entraînante d'une prophétesse



C'est un bonheur d'avoir connu jeune des âmes simples et vraies; car on en garde une salutaire impression. En de douloureuses circonstances, en d'amères déceptions,

la pensée se rattache au souvenir de fidèles dévouements, et l'on éprouve un soulagement de cœur en songeant que, s'il est des êtres d'une nature sèche et aride, comme le sable du désert que vainement on essayerait d'arroser et de féconder, il en est d'autres où s'enracine et se développe la bonne semence des sentiments de gratitude et d'affection.



Le printemps est revenu, la terre est reverdie, et cette terre m'apparaît comme une image de la destinée humaine. A sa surface, le frais gazon, les fleurs épanouies, les plantes fructueuses; au fond, la pierre. Ainsi, dans la vie de l'homme, sous le prestige de ses heures de joie et de ses espérances, tout est pierre : la pierre du foyer, la pierre de l'autel, la pierre Tarpéienne qui touche au Capitole; la pierre merveilleuse de la Vouivre, qui éblouit et fascine les regards cupides; la pierre sur laquelle trébuchent, en leur marche rapide, le présomptueux et l'ambitieux; la pierre milliaire des grandes routes; la pierre sévère qui divise les héritages et limite les champs; la pierre sur laquelle s'asseoit le mendiant, à la porte de la maison où il attend une aumône; la pierre de l'escalier d'autrui, si rude à monter, a dit Dante; tout, jusqu'à cette dernière pierre qu'on appelle la pierre du tombeau.



Évidemment le travail est une des conditions de la vie humaine : *Homo natus de muliere, brevi vivens tempore, repletur multis miseriis.* Dans le paradis terrestre, l'homme ne travaillait pas. Il donnait seulement un nom aux oiseaux du ciel et aux animaux de la terre, ce qui était une agréable distraction. C'est lorsqu'il eut touché au fruit défendu, au fruit fatal de l'arbre de la science du bien et du mal, c'est lorsqu'il fut banni de sa délicieuse demeure que Dieu lui imposa le travail comme un châtiment. Telle est la rigueur de cette loi, que personne ne peut l'enfreindre impunément. D'une façon ou de l'autre, tout homme, quelle que soit sa situation sociale, riche ou pauvre, instruit ou ignorant, doit travailler. A l'un, le labeur manuel ; à l'autre, le labeur de la pensée, souvent plus incertain et plus pénible que celui de l'ouvrier. Quiconque veut se soustraire à cette obligation, tôt ou tard s'en repentira.



« Oui, me disait un jour un paysan catholique du canton de Soleure, on prétend que nous négligeons la

culture de nos terres parce que nous avons trop de fêtes. Mais les fêtes nous édifient et nous réjouissent. Elles ravivent par le souvenir nos vieux parents, elles charment nos enfants. Les animaux qui nous servent sont contents de ces fêtes pendant lesquelles ils se reposent. La terre aussi s'en réjouit; elle ne peut toujours être fatiguée par la charrue et la herse, par la faucille et le râteau. Il faut qu'à certains jours elle s'épanouisse en toute liberté, qu'elle voie l'homme rire, qu'elle l'entende chanter. Si après cela, quand nous arrivons à la fin de l'année, nos rigides voisins les protestants ont quelques écus de plus que nous, grand bien leur fasse! Avec ces écus ils ne pourraient acheter le bonheur que nous avons goûté. »

C'est vrai. L'homme ne vit pas seulement de pain, a dit l'Évangile. Les intérêts matériels ne peuvent pas faire la nourriture de l'âme. Nul gain pécuniaire ne peut lui donner une douce et pieuse émotion, comme celle qu'on éprouve en une Fête-Dieu dans la procession solennelle d'une grande ville, en une fête des Rogations dans les champs fleuris, en une fête patronale de village au milieu d'une naïve et franche gaieté.



La plupart des fleurs et des arbustes ont leur légende emblématique. L'homme n'a pu les voir grandir près de

lui sans les associer, selon leur diverse nature, à ses joies ou à ses douleurs. Le lis a sa gloire biblique et sa noble gloire de France ; le lotus, son caractère sacré dans la religion des Hindous ; la rose, ses symboles d'amour chantés par Anacréon et par les poètes persans ; la jacinthe et l'anémone, leurs traditions mythologiques ; le cyprès, le romarin, le mélèze, leurs images de deuil ; la giroflée et le narcisse, leur gaieté rustique ; la tulipe, ses histoires financières de hausse et de baisse dans le commercial pays de Hollande.

Les Finlandais célèbrent à tout instant, dans leurs poésies naïves, le bouleau, et si les Guaranis des bords de l'Orénoque ont une poésie, que ne doivent-ils pas dire de l'arbre providentiel qui est à peu près leur unique moyen d'existence ?

Le myosotis a aussi sa légende, une tendre et mélancolique légende d'Allemagne. On raconte qu'une jeune fille, qui se trouva tout à coup saisie et emportée par un torrent, jeta cette fleur à son fiancé, en lui criant : *Souviens-toi de moi!* ils ont bien raison, ceux qui croient à cette légende. Depuis les rives de nos ruisseaux jusque sur les pentes de l'Altaï, jusque dans les froids ravins du cap Nord, partout la jolie fleur regarde le voyageur avec ses doux yeux bleus ; partout elle semble lui dire : « Souviens-toi..., souviens-toi de la terre natale et des trésors d'amour que tu y as laissés. » Un naturaliste rapporte qu'on a vu, après la bataille de Waterloo, une quantité de myosotis germer tout à coup sur ce sol arrosé de tant

de sang. Tandis que les diplomates et les généraux discutaient alors leurs questions de finance et de politique, la fleur sympathique parait de ses boutons d'or, de sa collerette d'azur, la tombe des soldats, et disait à ceux qui visitaient cette terre sinistre, comme une mélodie de Thomas Moore, comme une Messénienne de Delavigne : « Souvenez-vous, souvenez-vous de ceux qui sont morts dans cette mêlée des peuples, sous le drapeau de leur nation ! »

Aussi est-elle aimée, la jolie plante, aimée partout et à tous les âges! Les botanistes seuls persistent à la désigner, dans leur sèche nomenclature, par le nom grossier qu'ils lui ont infligé [1]. La jeune fille d'Allemagne ne la connaît que sous le nom de Wergissmeinnicht, et les Français et les Anglais, et les Suédois et les Russes [2] traduisent, dans leur idiome, cette même dénomination.



Ils sont heureux, ceux que le démon de la cupidité

1. *Myosotis*, oreille de souris.

2. Ne m'oubliez pas.
— Forget me not,
— Glömma mig ei.
— Nesaboudka menia.

n'a pu saisir, par son fatal prestige, entre ses griffes cruelles !

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux
Regardent comme un point tous les bienfaits des dieux.

La Fontaine l'a dit, le naïf La Fontaine qui s'en alla rêvant, écrivant et sans soucis, mangeant son fonds avec son revenu.

Les animaux les plus industrieux et les plus prévoyants n'ont point cette rage d'accumuler. Les abeilles, les fourmis, les gentils écureuils, les laborieux castors, ne font de provisions que pour leur hiver. Les oiseaux nomades, qui, tout l'été, nous ont réjouis par leurs chants, vont, aux jours nébuleux de l'automne, chercher, sous d'autres cieux, leur gîte et leur aliment. Les oiseaux sédentaires, fidèles au sol qui les a vus naître, piétinent sur la neige, errent autour de nos demeures, comme des musiciens ambulants, et demandent, par leurs petits cris, que nous leur donnions la miette de pain ou le grain d'orge qui les nourrit.

L'homme seul a la rage du cumul, la passion de l'avarice, et, de toutes les passions, il n'en est pas une qui lui corrode le cœur, qui le dégrade plus tristement, qui lui fasse commettre tant de lâchetés, de bassesses, de trahisons, d'ignominies et de crimes. Le veau d'or faisait oublier aux Israélites les ordres de Moïse et la loi de Dieu. Plus d'âmes ont été tuées par la pièce d'or que de corps par le glaive d'acier.

Tel est le pouvoir de l'avarice, qu'elle devient le sépulcre des autres passions et des meilleurs sentiments. L'avare vit pauvrement pour mourir riche. Il se fait le geôlier de sa maison et le guichetier de sa cassette. Pour amasser et pour garder son or, il se condamne à une servitude plus dure que celle de l'esclave qui extrait cet or du fond des mines. Et ceux à qui il laisse cette fortune faite avec tant de peines, agrandie par tant de privations, conservée avec tant d'angoisses, ne lui donnent aucun regret et souvent se raillent de sa folie.

Qu'elle est belle, la prière que le Christ enseignait à ses apôtres : *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie!* Le pain quotidien! Que peut-il demander de plus, l'être faible et fragile qui n'est pas sûr du lendemain?



Telle est la profondeur des facultés d'affection implantées dans l'âme de l'homme, que ceux-là même qui, après quelques mortelles déceptions, se détachent de tout lien et se vantent de ne plus rien aimer, aiment encore quelque chose. Le misanthrope aime son chien ou son oiseau. Sa pensée est terriblement déchue, son cœur s'est douloureusement resserré; mais son élément d'affection subsiste.

Heureux ceux qui ont gardé dans toute sa plénitude

cette puissance de sympathie que nous devons considérer comme un des meilleurs dons de la grâce céleste! Heureux ceux qui peuvent aimer à cœur ouvert, qui ont un sentiment de pitié pour toutes les souffrances et d'admiration pour toutes les vertus! C'est l'échelle de Jacob, l'échelle des anges, par laquelle nous remontons de charité en charité, de tendresse en tendresse jusqu'au trône céleste.

Dans cette délicieuse dilatation de l'esprit et du cœur nous aimons aussi, en dehors de ce qui fait notre véritable amour, tout ce qui vibre, tout ce qui rayonne, palpite et végète autour de nous : le sol que nous cultivons, les arbres qui nous ombragent, les oiseaux qui nous égayent, les fleurs qui nous inondent de leurs parfums, tout, jusqu'à la plante grimpante qui se cramponne à nos murailles, jusqu'à l'innocent insecte qui, fatigué de son vol, vient avec confiance se poser sur notre main. Nous nous associons ainsi à la vie de la nature, et il nous semble que la nature s'associe à nous par la variété de ses saisons et de ses phénomènes, par ses jours de splendeur et ses jours de deuil. Nous multiplions ainsi nos émotions, et ces émotions, quand elles sont passées, nous laissent le souvenir. Le chêne, à mesure qu'il s'élève dans les airs, enfonce ses racines dans le sol. La racine de l'homme est le souvenir.

De là cette magie de la terre natale qui poursuit en tout lieu l'exilé, qui faisait gémir la harpe des Israélites au bord des fleuves de Babylone, qui fait pleurer les Suisses au son des chants de leurs montagnes.

Il n'est si pauvre homme qui ne tienne au sol où il est né, au foyer où il s'asseyait, enfant, sur les genoux de son aïeul, au petit jardin qu'il a vu cultiver par sa mère, au cimetière où sont ensevelis ceux qu'il a aimés.



Ce sont des esprits tourmentés qui ont sans cesse besoin de nouvelles émotions. La nature pourtant, par ses constantes harmonies, par le changement périodique des saisons, donne à l'homme l'exemple de la régularité, et lui prescrit en quelque sorte une idée d'ordre et d'habitude. Les consciences honnêtes et paisibles se complaisent dans l'emploi régulier de la vie. A chaque jour sa tâche; à chaque jour aussi son repos. Ceux qui l'ont éprouvé peuvent dire qu'il y a une douce quiétude, un charme particulier dans l'uniformité même de l'habitude. On demandait un jour à un philosophe qui avait occupé de hautes fonctions :

« Qu'est-ce que le bonheur ?

— Le bonheur, répondit-il, c'est de faire le lendemain ce qu'on a fait la veille, à la même heure et de la même façon. »



Sur les arbres frappés par la foudre naissent parfois des rejetons qui leur font une nouvelle couronne et les décorent d'une nouvelle verdure. Dans le cœur comprimé et ulcéré par le sort naissent aussi des espérances qui lui donnent un nouvel essor.



La vie morale de l'homme commence. plus tôt qu'on ne pense, par des réflexions tacites et des élans inaperçus. On ne remarque pas le germe fugitif que le vent emporte au loin ; on ne remarque pas le rapide incident qui laisse une impression dans l'esprit d'un enfant. Ce germe produit un arbre ; cette impression produit une passion.



Il est des terres légères où une forte plante ne peut fixer sa racine : il est des caractères qui n'offrent pas

plus de consistance aux généreux sentiments : une circonstance y fait naître un germe d'affection, une autre circonstance l'en détache.



Dans le désert, les urnes, suspendues aux feuilles des népenthes, s'emplissent d'une eau limpide qui désaltère l'oiseau et le voyageur. Dans l'aridité de la vie du monde, la vraie bonté ne s'offre-t-elle pas ainsi, comme une rosée céleste, à tous ceux qu'elle peut soulager!

« Dans la vraie bonté, dit Shakespeare, il n'y a point d'hiver, mais un automne fécond. Plus on y récolte de fruits, plus il en mûrit. »



Parmi les Hébreux, parmi les nations de l'antiquité, parmi les Celtes et les races indo-germaniques, la femme apparaît souvent avec une autorité de prophétesse. Le cœur de la femme, plus tendre que celui de l'homme, a de mystérieuses intuitions qui parfois deviennent en réalité des prophéties.



Une tradition des montagnes Rocheuses rapporte que Quetzalcoatl, le dieu de l'air, descendit un jour au Mexique, et enseigna lui-même aux habitants de cette contrée l'agriculture et divers métiers. Pendant tout le temps qu'il passa parmi eux, la terre se couvrit des plus magnifiques moissons : les arbres étaient chargés des plus beaux fruits, l'atmosphère imprégnée des plus suaves parfums. Le dieu dont la présence avait ainsi fécondé le sol mexicain, le dieu généreux partit, en promettant de revenir voir son peuple chéri. Depuis cette époque lointaine, les Indiens ne cessent de parler de lui et de l'attendre. De génération en génération, ils se réunissent pour l'adorer, dans des grottes solitaires et entretiennent en son honneur un feu perpétuel.

Il est des cœurs fidèles qui restent ainsi obstinément attachés à une pensée d'amour et de gratitude, à une image de bonheur unique. Ce bonheur, un instant entrevu, les a fuis ; mais ils ne peuvent l'oublier et ne veulent point en chercher un autre.



Oh! oui, je suis sûr que la Providence a des trésors de petites joies secrètes, de petits bonheurs mystérieux pour les êtres dont le sort nous paraît le plus lamentable. Il y a des mousses qui germent sur les rochers nus; il y a des fleurs qui naissent dans les mines souterraines et se développent dans les ténèbres : il doit y avoir ainsi des fleurs d'espoir et de consolation qui surgissent dans le deuil des âmes désolées.



La charité est patiente, elle est douce; la charité n'est point envieuse et n'est point insolente et ne s'enorgueillit point. Hélas! n'avons-nous pas tous besoin de charité, puisque tôt ou tard les dieux ennemis exigent leur tribut; puisque chaque être humain doit un jour ou l'autre connaître l'amertume de la vie, implorer en vain le sommeil qui fuit sa paupière et manger son pain dans ses larmes; puisqu'au fond des âmes en apparence les plus heureuses il peut y avoir de sombres pensées, comme une vase noire au fond des lacs azurés; puis-

qu'enfin il existe tant de diverses souffrances dans le monde, ne faut-il pas avoir recours à divers remèdes pour les soulager? Si le pauvre a besoin qu'on l'assiste dans sa disette, le riche a besoin qu'on lui vienne en aide dans ses peines d'esprit, qu'on le soutienne dans ses défaillances, et souvent un regard compatissant, une parole cordiale est la meilleure des charités.



Je plains ceux qu'une nécessité absolue oblige à quitter leur pays. En quelque contrée qu'ils aillent, j'imagine qu'ils le regretteront. Quant à ceux qui s'en éloignent volontairement, par un vain caprice ou par l'espoir de gagner ailleurs un peu plus d'argent, s'ils se repentent de leur décision, ils n'ont que ce qu'ils méritent. Depuis quelque temps, je vois des filles et des garçons qui semblent toqués, qui ont la rage d'aller à Paris ou dans quelque autre grande ville, pour y faire le métier de domestique. Il en est qui finissent par réaliser ce beau projet, — et après? Ils sont, à la vérité, mieux payés que dans nos campagnes; mais ils dépensent plus et ils se détachent du foyer, des affections de la famille; ils restent étrangers parmi les étrangers, et, quand ils deviennent vieux ou infirmes, leur dernier refuge est un établissement de charité. Ils languissent et meurent dans

un hôpital, loin des parents qui, dans leur pays, les auraient assistés à la dernière demeure, loin du cimetière de leurs pères, où un ami aurait planté une croix sur leur tombe. La terre où nous sommes nés est comme notre mère. Nous n'en retrouverons nulle part une semblable : elle exige qu'on s'occupe d'elle; mais, si on lui consacre son travail, si on l'arrose de ses sueurs, elle nous récompense généreusement de nos efforts; elle tire de ses entrailles tous ses sucs vivifiants pour décupler la semence que nous lui avons confiée.



De tous les oiseaux, le rouge-gorge est celui qui témoigne le plus de confiance à l'homme. L'été, on le voit sautiller près des haies et piétiner près des passants; l'hiver, il s'approche amicalement des habitations, et, comme un musicien ambulant, il demande la charité en chantant ses chansons. Il peut bien s'approcher sans crainte, nul paysan n'oserait lui faire le moindre mal, nul chasseur ne voudrait tirer sur lui, et les enfants apprennent de bonne heure à le respecter; il est le héros de deux légendes touchantes, que j'ai apprises quand j'étais petit.

L'une de ces légendes rapporte que le rouge-gorge, animé d'une tendre compassion, s'en va bien loin, bien

loin dans la région effroyable des pleurs, des grincements de dents, des éternelles désolations; il s'en va portant à son bec une goutte d'eau qu'il laisse tomber sur les bûchers de l'enfer, et c'est la flamme de ces bûchers qui lui rougit la poitrine.

Un autre dit que, lorsque Notre-Seigneur était sur son Calvaire, le rouge-gorge fut profondément ému de le voir dans son agonie. Il eût voulu, le bon petit oiseau, pouvoir arracher les clous qui lui transperçaient les mains et les pieds. Dans l'espoir de le soulager, il voulut au moins lui enlever un des aiguillons de sa couronne d'épines; mais, dans ses généreux efforts, il ne réussit qu'à se déchirer lui-même la poitrine. Alors un des anges qui planaient autour de la croix lui dit : « Tu seras béni pour l'œuvre pieuse que tu as tenté d'accomplir; la tache de sang versée restera sur ton sein et sur celui de tes descendants, comme le signe de ton courage, et, comme tu as pitié des souffrances du Rédempteur, les hommes auront aussi pitié de toi dans les mauvais jours, et les enfants se réjouiront de te voir. »



Ils se reposent, le soir, des fatigues et des soucis de leur journée, ces chers musiciens du bon Dieu, car ils ont de nombreux soucis pour eux et leurs petits, et quel-

quefois de gros chagrins. Que de pièges tendus à leur faiblesse! Que d'enfants cruels qui, pour un amusement d'un instant, dénicheront toute une couvée, et combien d'autres accidents que nous ne savons pas désolent ces douces familles d'oiseaux!

On m'a raconté qu'un couple d'hirondelles étant revenu s'installer dans un nid qu'il avait construit, l'année précédente, au coin d'une fenêtre, un matin on vit le mâle voleter éperdu autour de cette fenêtre, en poussant des cris plaintifs. La femelle, immobile sur les œufs qu'elle avait pondus quelques jours auparavant, semblait faire son office maternel; mais on reconnut qu'elle était morte, et on l'enleva. Aussitôt le mâle reprit sa place, et, soit qu'il fût ennuyé de la tâche qu'il avait entreprise ou que son instinct lui révélât qu'il ne pourrait l'accomplir, au bout de deux heures, il se leva, prit son vol et disparut. Ceux qui l'observaient pensèrent qu'il abandonnait à jamais sa malheureuse demeure; mais, quelques instants après, on le vit revenir avec une autre femelle, probablement une veuve qu'il avait découverte et qu'il épousait pour donner une mère à ses petits. Elle le suivit docilement à l'endroit où il la conduisait, elle se posa sur les œufs et y resta jusqu'à ce qu'ils fussent éclos.

Et l'on dit que les bêtes n'ont pas d'âme; moi, je suis sûr qu'elles en ont une qui réfléchit, qui raisonne, qui se souvient et qui fait honte à l'âme barbare de certains hommes. On pourrait le prouver par des milliers d'exemples.



J'ai un vieil ami qui a toujours conservé une noble fermeté dans des circonstances difficiles, et qui parfois me communique le résultat de ses expériences. Il me dit que ceux-là se trompent qui considèrent la vie humaine comme une belle route aplanie et fleurie, où l'on peut cheminer gaiement, sans s'accrocher à une épine, sans trébucher sur une pierre, sans subir un orage, sans s'exposer à glisser dans un ravin. Il me dit que la vie est difficile pour le riche comme pour le pauvre ; qu'il est difficile de ne pas se laisser égarer par les feux-follets qui dansent devant nous, difficile de ne pas s'abandonner à un espoir trompeur ou à des regrets inutiles, difficile de ne pas dévier de son droit sentier et d'en gravir les aspérités, difficile d'être moralement ce que nous devons toujours nous efforcer d'être pour les autres comme pour nous. Il dit que la vie est une arène où nous avons sans cesse à lutter contre de perfides séductions ou de dangereux penchants, et un voyage où nous avons tous un devoir à remplir, les uns par un travail manuel, les autres par le développement de leur intelligence ; les uns par leur patience et leur mansuétude, les autres par leur action et leur générosité. Il dit que rien de ce que nous faisons n'est perdu ; que tôt ou tard, quelquefois même

à l'heure où nous nous y attendons le moins, nos bonnes et nos mauvaises œuvres doivent avoir leurs conséquences, semblables à ces graines qui restent longtemps cachées dans le sol, et qui, un jour pourtant, se développeront et porteront leurs fruits.



Les nuages du ciel, on sait d'où ils viennent, on les voit se former peu à peu, grandir et s'étendre à l'horizon, et ce n'est point sans cause qu'ils s'élèvent dans l'espace, se gonflent de vapeurs humides et flottent au loin, comme des navires aériens. Messagers de la Providence, tantôt ils rafraîchissent l'atmosphère, tantôt ils annoncent une tempête, contre laquelle le laboureur et le voyageur doivent se prémunir; tantôt ils portent dans leurs flancs la foudre ou la grêle, tantôt, enfin, ils versent sur la terre une pluie bienfaisante; puis, un rayon de soleil les dissout, un coup de vent les disperse, et le ciel, un instant voilé par leurs grandes ailes, reparait plus riant et plus pur. Mais nos nuages intérieurs, ils surgissent tout d'un coup et s'abattent sur nous, tout d'un coup : d'où viennent-ils, et pourquoi compriment-ils ainsi l'âme dont ils s'emparent? Est-ce une épreuve qui nous est imposée par la volonté divine? Est-ce un mystérieux châtiment? Est-ce le signe précurseur d'un orage dont nous sommes mena-

cés? Qui sait? Les phénomènes du monde extérieur sont observés, analysés, décrits clairement par les physiciens et les astronomes. Mais ce monde de pensées que nous avons en nous, cette atmosphère du cœur, tour à tour si lumineuse, si large ou si confuse, cette source d'émotions, qui quelquefois s'épanche en flots radieux, et quelquefois semble resserrée dans un bassin de glace, nul philosophe n'en peut expliquer les variations. C'est l'œuvre d'une puissance invisible; c'est le secret de Dieu.



Ah! comme j'ai aimé l'été et comme je l'aime encore! Les années ont graduellement affaibli et paralysé en moi bien des émotions. Mais celle-là m'est restée, dans toute sa plénitude. Il y a des moments où, en regardant les premières feuilles vertes et en aspirant les premiers parfums de l'été, je me sens attendri jusqu'au fond de l'âme. L'été, c'est la saison de Dieu, a dit un poète. L'été, c'est l'éternelle image de la résurrection.

Les arbres qui se réveillent alors de leur long et morne sommeil et se revêtent d'une nouvelle parure ne modulent-ils pas, au souffle de la brise, l'*O filii et filiæ*? Les petites plantes, en entr'ouvrant leurs frais bourgeons, ne chantent-elles pas leur *Alleluia*? Oui, je pense

que la nature entière a la tristesse de son deuil d'hiver et la joie de sa régénération : que les lilas et les campanules rendent hommage au Dieu qui les ravive, en balançant leurs calices aromatiques, comme des encensoirs ; que les fleurs des marronniers s'élèvent sur les verts rameaux, comme des cierges de cire blanche sur les autels ; que les pâquerettes qui, en la saison de Pâques, reprennent leur virginale collerette, se penchent l'une vers l'autre en murmurant, comme les chrétiens d'Orient, leur *Kristos voskress* (le Christ est ressuscité) !

Quand viendra ma dernière heure, il ne me sera pas difficile de dire adieu à bien des choses ; mais ce qui est triste, c'est l'adieu à ces belles et grandes scènes qu'on ne se lasse pas de contempler :

> Salut ! champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
> Et vous, frais ombrages des bois !
> Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
> Salut pour la dernière fois !



On dit qu'il ne se fait plus de miracles. Si nous regardions de plus près, avec un vrai sentiment de cœur, nous verrions qu'il s'en fait perpétuellement sous nos yeux, autour de nous : les miracles des généreuses affections, des héroïques dévouements, des actes de courage et de

patience inébranlables dans les luttes journalières de la vie, les miracles de la charité chrétienne.



« C'est le commerce des chiens, a dit un humoriste, qui m'a dégoûté du commerce des hommes. »

Grâce au ciel, je n'en suis point venu à ce degré de misanthropie; mais je crois qu'il n'y a pas beaucoup d'hommes à qui l'on pourrait équitablement appliquer cette épitaphe, composée par Byron pour son fidèle chien de Terre-Neuve :

« Ici reposent les restes d'un être qui avait la beauté sans la vanité, la force sans l'insolence, le courage sans la férocité, toute la vertu de l'homme sans ses vices. »

N'y a-t-il pas, dans un autre monde, des champs Élysées pour ces nobles animaux? Je ne parle point des coquettes yucas, soignées par de charmantes comtesses; des jolis king's-Charles, des soyeux havanais couchés sur un moelleux duvet, promenés en calèche, nourris de biscottes. Dans leur heureux destin, ceux-ci n'ont qu'à se laisser choyer et dorloter.

Mais les pauvres, braves, souffreteux ouvriers de la race canine! Mais le chien du pâtre et le chien de l'aveugle, les chiens des Esquimaux et les chiens du nord de la Sibérie, sans lesquels les habitants de ces froides contrées

ne pourraient subsister; le chien qui se fait tuer pour défendre la vie ou le bien de son maître; le vaillant *Baby*, de Terre-Neuve, dont on garde le souvenir au château royal de Windsor; le glorieux *Barry*, du Saint-Bernard, qui avait sauvé quarante personnes d'une mort imminente, et portait à son col une médaille d'honneur! Mais tous ces doux, humbles et bienfaisants compagnons de l'homme, qui nous donnent de si admirables exemples de courage, de patience, de résignation, de dévouement, est-il possible qu'ils ne soient, selon l'expression d'un poète anglais, qu'une poussière animée : *animated dust*? Non, pour ceux qui les aiment, il n'est pas aisé de le croire.

Quant à moi, je me les représente volontiers revivant après leur mort dans une heureuse et éternelle retraite, dans un immense jardin, plein de fleurs et de fruits, parsemé de pelouses vertes et d'herbes touffues, ombragé par de beaux bois, arrosé par des eaux limpides, et tout entier peuplé d'animaux vertueux; à la porte de ce jardin, sur un sol nu, rocailleux, le charretier qui a maltraité ses chevaux; l'avare qui n'accordait aux siens qu'une nourriture insuffisante; le chasseur qui, pour un vain plaisir, a fait égorger ses chiens; tous ceux, enfin, qui ont abusé de leur pouvoir sur les bonnes bêtes, condamnés maintenant à regarder, sans qu'il leur soit permis d'y entrer, ce paradis des bêtes, à souffrir la faim et la soif, la chaleur et le froid, à implorer enfin quelques gouttes de ces eaux transparentes qui coulent sous leurs yeux, ou de ces

fruits savoureux dont l'aspect les fascine, ou un instant de repos sous ces grands arbres qui les garantiraient si bien de la chaleur.



La forêt n'est-elle pas un temple, le plus beau, le plus vaste, le plus solennel des temples? Nul architecte, dans un rêve idéal, ne peut songer à en construire un pareil. De quelle carrière tirerait-on des monolithes comparables à ces troncs argentés des hêtres, à ces tiges gigantesques des sapins qui, d'un seul jet, s'élancent à cent pieds de hauteur? Quel ouvrier pourrait polir de telles colonnes? Où est le Michel-Ange qui oserait essayer de jeter dans les airs des dômes si audacieux, le Benvenuto Cellini qui cisèlerait avec tant de finesse ces feuillages, l'Erwin de Steinbach qui entrelacerait avec tant de grâce ces rameaux?

Dans les temples édifiés par l'homme, murailles et charpente, sculptures et vitraux, tout est muet. Dans les forêts, tout est animé, tout végète, et se meut, et palpite. Aux heures même où il y règne un grand silence, on entend dans leur repos de vagues bruissements et une sorte de trépidation qui indiquent leur mouvement continu.

La vie est là, sous toutes les formes et dans toutes

les manifestations imaginables. Ce ne sont point des lumières factices qui éclairent ces temples augustes. C'est la voûte étoilée du ciel qui les couronne; c'est une immuable constellation qui est leur mystique candélabre: c'est la lune qui est leur lampe d'albâtre; c'est le soleil qui illumine leurs sommités et répand sous leurs arceaux des rayons qui étincellent dans les clairières comme des gerbes de feu, et se tamisent sur le feuillage touffu comme une poudre d'or.



A chaque pas que nous faisons dans les profondeurs de la forêt, nous sommes surpris par une nouvelle musique dans l'air, par un nouveau trésor sur le sol. Dans l'air, c'est la fauvette qui répète ses légers petits cris; c'est le pic-vert qui, de son bec robuste, frappe à coups redoublés l'écorce des vieux arbres où il trouve sa pâture; c'est l'abeille qui bourdonne en cherchant son butin; c'est le merle solitaire qui, par ses sifflements, semble, comme un caustique philosophe, se moquer de tout ce qu'il observe.

Sur le sol, c'est la fine mousse, moelleux tapis de velours vert, parsemé de petites herbes lustrées dont la légère acidité rafraichit le voyageur; de petites morilles bien connues des gastronomes; d'agarics aux teintes écla-

tantes, et de fleurs de différentes espèces; c'est la campanule avec sa jolie cloche qui se balance au souffle de la brise, comme si elle annonçait dans les bois l'heure de la prière; c'est le frais liseron qui s'élance aux branches de l'arbuste, et les remercie de l'appui qu'elles lui donnent en les décorant de ses étoiles roses et bleues; c'est le fraisier sur lequel souvent on peut voir à la fois la blanche collerette de la fleur épanouie et le bouton de corail du fruit mûr.

Au-dessus de ces bonnes petites plantes, s'élève le jeune sapin qui, à en juger par son nouveau panache, a grandi de plus d'un pied dans le courant de l'été. On dirait que cette rapide croissance suscite en lui un rêve ambitieux, qu'il regarde avec envie ses aînés qui le dominent, et aspire à s'élancer comme eux parmi les géants de la forêt. Il ne songe pas que, lorsqu'il aura atteint son point culminant, il sera quelque jour frappé d'un coup de marteau par un expert, abattu par un bûcheron, traîné dans le vallon, équarri par un charpentier ou morcelé par une scierie, planté sur un navire pour y subir toutes les tempêtes de l'Océan ou condamné à supporter obscurément le plafond, la mansarde, le toit d'une maison.

Ainsi finiront les rêves du sapin qui se développait si fièrement à l'air libre des montagnes, dans sa vigoureuse essence, sur sa terre natale. Ainsi finissent souvent, dans une tâche ingrate, dans une obscure résignation, les rêves de fortune et de gloire de l'ardent jeune homme.

Sous les verts rameaux des grands bois coule un ruisseau cristallin qui descend du haut de la montagne. Celui-là n'a pas le temps de rêver. Il est entraîné sur une pente rapide. Il va tomber dans un fleuve, et de là dans les flots de l'Océan.



De même qu'il y a des maladies héréditaires qui parfois sautent de la première à la troisième ou quatrième génération, pourquoi n'y aurait-il pas aussi des éléments de grâces extérieures, et de fières aspirations qui, après être restées longtemps voilées, éclateraient tout à coup dans le descendant d'une lignée appauvrie et obscure?



A qui n'est-il pas arrivé d'errer dans les voies nuageuses de sa destinée, comme le voyageur dans les sentiers voilés par les ombres du soir, de ne point distinguer dans sa marche le feu propice du foyer, où il eût trouvé un salutaire refuge, et de se laisser égarer par le scintillement d'un feu follet? Nous croyons qu'il n'est pas un homme devant lequel la Providence n'ait placé plus d'une fois un

instrument de prospérité, et cet instrument, il ne le voit pas, ou ne veut pas en profiter.



L'une des calamités de notre temps, c'est le développement excessif de l'ambition dans toutes les classes de la société. « Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père », a dit Notre-Seigneur. Si l'on n'était pas aveuglé par l'orgueil et la cupidité, on verrait qu'il y a aussi en ce monde beaucoup de bonnes petites demeures, où l'on peut vivre en paix, se faire très justement du bien à soi-même et en faire aussi à autrui. La bergeronnette n'a pas l'essor de l'aigle; mais elle sautille gaiement le long du ruisseau en chantant sa chansonnette, et réjouit le passant. L'abeille ne monte point à la cime des grands arbres, mais en recueillant le suc des humbles plantes de la prairie, elle se construit sa cellule d'or, et distille son miel embaumé.

Mesurer son vol, selon l'étendue de ses ailes; tâcher d'être ce qu'on peut être, selon ses forces et aussi selon certaines conditions ou certaines convenances sociales : voilà ce qui me semble une sage et légitime ambition.



Entre ceux qui ont souffert, il y a une sorte de franc-maçonnerie. A certains signes, à certains mots, ils se reconnaissent comme des voyageurs qui ont parcouru d'âpres contrées. Ils savent qu'ils ont subi les mêmes épreuves dans le même pays, dans le pays de la douleur, où l'on ne passe pas impunément, et d'où l'on ne revient, si toutefois on en revient, que le cœur bronzé ou brisé, l'âme ulcérée ou sanctifiée.



C'est un fait bien reconnu que, si la nation française à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir est de toutes les nations du monde la plus spirituelle, elle en est aussi la plus mobile, et la plus enchevêtrée dans l'écheveau de ses idées, la plus vaniteuse et la plus naïve.

Le peuple parisien est son modèle, le glorieux peuple dont les faiseurs d'émeutes ont tant proclamé l'héroïsme, qui prétend gouverner tous les Français et donner des leçons à l'univers entier. On ne peut se figurer ce qu'il y a en lui de préventions ou d'engouements, également

sans raison, de badauderie, de niaiserie, d'ignorance, le tout uni à la plus parfaite conviction de son incomparable supériorité. Dans la satisfaction de son génie, il s'imagine qu'il a fait un grand chemin lorsqu'il a, comme une toupie, tourné violemment dans le même cercle, et qu'il s'est signalé, par un grand acte de courage, lorsqu'il a, comme un enfant capricieux, brisé le jouet qu'il avait convoité et se réjouissait de posséder. On dit que Paris est le cerveau de la France, et souvent ce cerveau ressemble à un clocher où sont appendues des cloches fêlées qui produisent les sons les plus discordants, qui, balancées par de folles mains, carillonnent un air triomphal en des heures de désastre, et sonnent le tocsin en des heures de bénédiction. Un beau matin, ce brave peuple de Paris se passionne tout à coup pour une idée qu'un journaliste aura émise, dans son métier de journaliste, en fumant tranquillement son cigare, pour une réforme à introduire dans un article de sa constitution, pour un banquet populaire, ou quelque autre manifestation singulière. On lui résiste. Il prend les armes, il combat, et le lendemain il est tout surpris et désolé d'avoir fait une révolution. Un beau matin il se lève, altéré, affamé de liberté. La liberté sans borne, la liberté à tout prix, et quand il a conquis cette précieuse liberté, et quand il l'a entendu quelque temps prôner par ses orateurs, célébrer par le chant de la *Marseillaise* et par les orgues de Barbarie, il en est soudain si embarrassé et si effrayé, qu'il ne songe plus qu'à s'en délivrer Il la

jette aux pieds d'un maître en s'écriant : « Nous vous en conjurons, régnez, gouvernez, ordonnez, nous ne demandons qu'à obéir ; soyez notre souverain absolu, nous voulons être vos très humbles et très dociles sujets. »

Ainsi va, dans ses fantasques évolutions, ce bon peuple de Paris, cette bonne race de moutons de Panurge. Ainsi ont été la plupart des peuples dont nos historiens ont relaté les vicissitudes. Au siècle dernier, Montesquieu écrivait ces lignes qui me sont restées dans la mémoire : « Syracuse, toujours dans la licence ou l'oppression, travaillée par sa liberté ou sa servitude, recevant toujours l'une et l'autre, comme une tempête, avait dans son sein un peuple immense qui n'eut jamais que cette cruelle alternative, de se donner un tyran, ou de l'être lui-même. »



M. Morier, l'illustre voyageur anglais, raconte qu'il a vu, en Perse, des étangs dont l'eau, d'abord limpide et mobile, devient stagnante et noire, s'épaissit, se durcit, puis graduellement se pétrifie, puis enfin, se transforme en un marbre compact. N'y a-t-il pas, dans le monde vivant des humains, plus d'un exemple d'un tel phénomène? N'y a-t-il pas des hommes dont le cœur, après avoir eu son mouvement, son action, sa lumière, peu à peu s'ossifie et devient dur et froid comme le marbre?



Dans une légende hébraïque, il est dit : Quand un homme commande un coffre-fort, deux clefs sont faites pour l'ouvrir et le fermer : l'une pour cet homme, et l'autre pour Dieu. Si l'on n'emploie point celle de Dieu, elle est livrée au démon, et alors l'homme cesse d'être maître de sa caisse. Il peut y entasser de l'argent, mais il ne peut point le retirer, et son âme finit par y être elle-même enfermée



Parfois, un peu tard, celui qui a sérieusement cherché en vient à trouver sur la terre sa paisible retraite, sa chambre silencieuse, où il allume sa lampe, et se fait un gîte commode pour le soir, en attendant l'heure solennelle.



Un écrivain a dit : « Celui qui sait mettre son cœur en accord avec les harmonies de la nature ne connaîtra

point l'amertume de la solitude; le souffle du vent, la lumière et l'ombre animeront sa pensée. »



Notre enfance est la racine de notre vie; sur cette racine se développe la plante frêle ou forte, douce ou amère, selon l'élément qui lui sert de base et le suc dont elle est imprégnée. Si, plus tard, nous avons des jours meilleurs, le souvenir des mauvais temps s'y soulève encore comme un nuage, et, malgré nous, de la mémoire du passé naît l'appréhension de l'avenir.



Il y a pour l'âme comme pour le corps des atmosphères bienfaisantes; il y a des voix caressantes qui bercent l'esprit endolori comme un chant de nourrice berce un enfant malade; il y a des cercles intimes dans lesquels la pensée inquiète trouve un refuge salutaire.



Au nombre des meilleures émotions de ma vie, je dois compter celles que j'éprouve dans la contemplation des scènes de la nature. La vue d'une riante campagne me dilate le cœur et le rend plus affectueux et plus charitable; la jouissance d'une fraîche matinée de printemps m'attendrit jusqu'aux larmes, et jamais je ne me suis senti pénétré d'une plus douce pitié que dans les soirs d'été à l'aspect d'un beau coucher de soleil. Une légende monastique nous dit que saint Thomas d'Aquin était soulevé au-dessus du plancher de sa cellule par la ferveur de ses prières. Ne sommes-nous pas soulevés ainsi au-dessus du monde terrestre par le saisissement d'une religieuse contemplation? Ceux qui ne pensent pas que les lieux où nous demeurons exercent une constante influence sur nous sont, je crois, dans l'erreur. Il me semble que notre vie est par elle-même comme une eau sans saveur et sans couleur : c'est le ciel sous lequel elle s'épanche, ce sont les images dont elle est environnée qui lui donnent sa lumière et ses impressions. N'y a-t-il pas une intime corrélation et une sorte de parenté mystérieuse entre nous et les différents êtres animés ou inanimés qui nous entourent, entre nos organes physiques, nos facultés intellectuelles et les champs qui nous donnent leurs fruits.

les fleurs qui nous versent leurs parfums, les oiseaux qui nous récréent par leurs chants, les grands arbres qui nous abritent sous leurs rameaux, dans nos joies et dans nos douleurs, et le sol enfin où nous sommes nés, où nous passons successivement par les diverses phases de notre existence, où nous nous endormons de notre dernier sommeil?

Ils sont en petit nombre, les élus de l'ambition et de la fortune. Ont-ils, par cette élection, un paradis sur cette terre? Non, certes. J'ai vu des riches dont la satiété, l'ennui, la tristesse faisaient pitié, et des pauvres qui avaient la vraie joie de l'âme. L'humble crustacé qu'on appelle Bernard-l'Ermite est content quand il trouve sur la plage une coquille vide où il peut se loger. La petite bruyère qui fleurit au printemps, sur un sol sablonneux, a sa vie entière comme le cèdre majestueux qui s'élève sur les hauteurs du Liban, et la goutte de rosée reflète la lumière du soleil comme la grande vague de l'Océan.



Ah! le doux clavier du cœur de l'innocente jeune fille! Clavier d'ivoire, harmonieux et sans tache, qui s'ébranle à l'impression d'un vrai et chaste sentiment, comme la harpe éolienne au souffle d'une brise printanière, et y

répond par un juste accord! Qu'ils sont coupables ceux qui impriment, par une violente agitation, un mouvement trop impétueux à ces touches délicates, ceux qui en altèrent, par une mauvaise pensée, la pureté virginale!



Mais il y a des âmes qui conservent leur pure essence dans la plus triste atmosphère, sous le joug le plus rigoureux, comme les tiges des fleurs fécondes conservent leur principe de vitalité, leurs cellules aromatiques dans les rigueurs de l'hiver, sous un glacial manteau de neige.

Le printemps vient qui les délivre de leur prison, qui ravive leur sève engourdie, qui développe leurs frais rameaux et leurs calices embaumés.



Çà et là dans les pays catholiques, le long des chemins solitaires, sur les rocs sauvages, au bord des précipices, s'élèvent des oratoires, des statuettes, des images qui attirent les regards du voyageur et réconfortent les cœurs

inquiets. C'est le Christ qui du haut de sa croix penche sa tête vers le passant, comme pour le bénir. C'est la Vierge des Sept-Douleurs qui écoute les gémissements de la pauvre mère en deuil. C'est le saint patronal du canton dont la vie est un enseignement de douceur et de charité.

Vaines superstitions! s'écrient les philosophes. Eh! sages philosophes, êtes-vous donc si orgueilleux que tout ce qui n'est point admis par votre logique doive être condamné comme une erreur? Êtes-vous si sûrs de votre raison qu'elle ne puisse faillir? Êtes-vous si forts de votre force humaine que vous n'ayez jamais besoin d'un secours surnaturel? Êtes-vous si habiles et si perspicaces que vous puissiez par votre intelligence donner de vraies consolations aux affligés?

Eh bien, je m'incline avec respect devant vous si par vos philanthropiques conceptions vous parvenez seulement à produire, dans le cœur d'une pauvre femme, le bien-être moral qu'elle éprouve quand elle a dans sa foi candide récité dévotement son chapelet. Mais si vous ne pouvez par vos belles doctrines lui donner un pareil contentement, n'est-ce pas un crime de vouloir lui enlever celui qu'elle a par sa croyance?



Les écrivains, je veux dire les écrivains honnêtes et modestes, ne savent pas tout le bien qu'ils peuvent faire par l'expression d'une généreuse idée, et l'on devrait le leur démontrer, non point pour leur donner un fol orgueil, mais pour les affermir dans le noble sentiment de leur labeur, et les encourager dans les difficultés de leur vocation, souvent si pénible et souvent si décevante.

Nulle chose en ce monde n'est perdue ; si chétive qu'elle soit en apparence, elle a sa place marquée dans la grande œuvre de Celui qui abaisse également son regard sur le cèdre du Liban et l'hysope, sur la demeure des rois et le nid du passereau.

La petite goutte d'eau qui filtre du toit de chaume se joint à d'autres gouttes d'eau qui iront grossir une rivière, qui aideront à faire voguer la barque du pêcheur et plus tard le navire du marchand. Le germe flottant que le vent emporte sur ses ailes, le pépin que l'oiseau digère, l'étamine que le papillon recueille en voltigeant dans une prairie, le pollen que la brebis enlève à son insu en passant près de l'aubépine et du troène, iront de côté et d'autre ensemencer un fruit ou une fleur.

De même, l'œuvre de l'écrivain va quelquefois au

loin répandre un des germes salutaires qu'elle renferme, et tandis qu'il s'attriste de l'indifférence ou de l'injustice du public qui l'entoure, à cette heure-là, peut-être, dans des lieux qu'il ignore, il éveille une douce émotion, il console un cœur affligé, il conquiert une sincère sympathie !



Au moyen âge, autant que nous pouvons le discerner dans sa vaporeuse pénombre, l'homme ne nous apparaît point, comme il est aujourd'hui, abusé par son orgueil, refroidi par ses études matérielles, isolé dans son individualisme : il est l'enfant de la nature, et, comme un enfant, il associe son existence à tout ce qui l'environne ; il jouit de tous les phénomènes qui se manifestent à ses yeux, de toutes les harmonies qui vibrent à ses oreilles. De même que, dans une œuvre d'horlogerie, tous les rouages et les pivots se joignent et agissent l'un sur l'autre ; de même, dans la grande œuvre de Dieu, tous les êtres de la création, animés et inanimés, agissent sur la pensée de l'homme, et tour à tour l'égayent ou le rassurent et le consolent : le chêne lui murmure ses oracles ; le laurier le garantit contre la foudre, la sauge, le genévrier, écartent de lui les démons ; la cigogne et l'hirondelle protègent sa demeure ; les pierres précieuses ont des vertus

secrètes qui vous préservent de divers accidents et de diverses maladies, et quelques plantes ont des propriétés magiques.

« La nature, a dit un philosophe, a horreur du vide. » Bien avant que cet axiome fût érigé en principe scolastique, le peuple du moyen âge, pour ne pas laisser dans la nature le moindre vide, la peuplait d'une foule d'êtres de toute sorte, de sylphes et de kobolds, de nains et de géants, de fées et d'enchanteurs, de dragons ailés, d'oiseaux fantastiques et de végétations miraculeuses. Toutes ces naïves conceptions, toutes ces fables symboliques, le voyageur les portait d'une contrée à l'autre; le croisé qui venait de combattre pour le Saint-Sépulcre joignait les traditions de l'Asie aux traditions du foyer européen; le trouvère et le minnesinger les ennoblissaient par leurs chants; le conteur les narrait sous le toit du paysan comme dans les grandes salles du châtelain, et, par cette diffusion du récit surprenant, de l'histoire héroïque, de la légende religieuse. toutes les âmes participaient à la même source vivifiante, tous les peuples se ralliaient à la même poésie.



Dans une tribu indienne qui campe sur les rives du haut Missouri, et qui a conservé plusieurs des anciennes

coutumes indiennes, dénaturées ou abolies ailleurs par l'influence des Américains, les morts ne sont point ensevelis dans une fosse. On les enveloppe avec soin, dans plusieurs peaux de bison, avec leurs armes, leurs pipes, leurs plus beaux vêtements, et on les étend tout de leur long, les pieds tournés vers l'Orient, sur des échafaudages en bois, assez élevés pour que les loups et les autres animaux carnassiers ne puissent y atteindre. Chaque jour les Indiens vont visiter ces tombes aériennes, et c'est un émouvant spectacle de les voir se prosterner sur le sol de ce cimetière, en gémissant, en s'arrachant les cheveux, en se meurtrissant la chair, pour apaiser l'esprit de celui qui n'est mort, disent-ils, que parce qu'ils l'ont négligé ou offensé.

Quand l'échafaudage, pourri par le temps, s'écroule, le corps qu'il portait est complètement décomposé. Une main pieuse recueille alors le crâne blanchi et le met dans un autre cimetière, où ces crânes sont rangés en cercle sur des couches de sauge verte, qu'on renouvelle dès qu'elles sont flétries.

Les femmes s'en vont là, à peu près chaque matin, déposer près des ossements de leur mari ou de leurs enfants quelque aliment choisi parmi les meilleurs.

Ailleurs, les premiers explorateurs des contrées américaines ont signalé la même piété envers les morts.

« Si le feu, dit Charlevoix, prend à un village où il y
« a des corps morts, c'est la première chose qu'on met
« en sûreté : on se dépouille de ce qu'on a de plus pré-

« cieux pour en parer les défunts; de temps en temps,
« on découvre leurs cercueils pour les changer d'habits, et l'on s'arrache les morceaux de la bouche pour « les porter sur leur sépulture et dans les lieux où l'on « s'imagine que les âmes se promènent. On a vu des « mères garder des années entières les cadavres de « leurs enfants et ne pouvoir s'en éloigner, et d'autres « se tirer du lait de la mamelle et le répandre sur la « tombe de ces petites créatures. »

Dans l'Amérique méridionale, les gens de la tribu des Guaroas écoutaient, avec un plaisir mélancolique, les chants du maccahan : ils croyaient que cet oiseau était le messager des âmes et leur apportait des nouvelles de leurs pères.



Si, au moyen des féeriques talismans des contes de l'Orient ou des *sagas* du Nord, nous pouvions comprendre le langage des oiseaux, des quadrupèdes ou des animaux aquatiques, j'imagine que nous entendrions par là bourdonner une quantité de jolies petites vérités dont notre amour-propre pourrait bien être un peu choqué. Croyez-vous que l'alouette qui, aux premiers rayons de l'aube, s'élève dans les airs, et salue par ses chants le Dieu qui lui a donné ses ailes, n'est pas surprise de notre long

sommeil et de notre ingratitude envers la Providence? Le paon, dont nous regardons en riant les mouvements vaniteux, ne découvre-t-il pas en nous des vanités tout aussi fréquentes et non moins ridicules? La cigogne, qui par un merveilleux instinct traverse en droite ligne les continents et les océans, n'est-elle pas étonnée de toutes les précautions que nous devons prendre pour faire un trajet de quelques lieues? Le castor, la fourmi, l'abeille, qui sans cesse travaillent avec tant de patience et d'habileté, ne se raillent-ils pas de notre maladresse et de notre prévoyance? Le pauvre petit rouge-gorge, qui l'hiver se réjouit de trouver quelques grains perdus dans les champs de neige, n'est-il pas scandalisé de voir tout ce que nous amassons de superfluités dans un de nos festins? Et le vigoureux chêne, qui grandit pendant un siècle, ne regarde-t-il pas avec un superbe dédain ces générations d'hommes qu'il voit mourir à ses pieds tandis qu'il élève d'année en année sa couronne de rameaux vers le ciel? Les hommes qui vivent plus près de la nature sont par là plus près d'un utile enseignement.



J'ai souvent songé à ce que le vulgaire appelle les avantages de la fortune, et voici le résultat de mes réflexions :

Avec la fortune on ne peut acquérir, si on ne les a reçus de Dieu et de la nature, les dons les plus désirables, ni l'esprit, ni la mémoire, ni l'imagination, ni la gaieté de cœur, ni la fermeté de caractère.

Avec la fortune on ne peut se donner l'œil du peintre, l'oreille du musicien, le courage du soldat, la voix puissante de l'orateur, ni trois cents ans de noblesse.

Avec la fortune, on ne peut se faire beau, si l'on est laid, élégant et gracieux, si l'on a le corps lourd et trapu, rehausser de quelques centimètres une taille trop petite, élargir des yeux trop étroits, développer un front comprimé, rajuster les lignes d'un nez ou d'une bouche difforme.

Avec la fortune, abstraction faite des qualités de l'âme et de l'esprit, on ne peut conquérir, à coup sûr, ni une pensée d'amour, ni une sincère gratitude, ni un seul dévouement.

Avec la fortune, on ne peut ni consoler une vraie douleur, ni raviver une affection éteinte.

Mais, avec la fortune, on peut avoir une maison brillante, une table exquise, des complaisants et des valets, c'est-à-dire les mensonges de la vanité et les funestes satisfactions des goûts sensuels.

Avec la fortune, un caduc vieillard peut obtenir une pauvre jeune fille qui lui laissera croire qu'elle se donne cordialement à lui, quand la malheureuse ne fait que se vendre.

Avec la fortune, quelque piètre avocat, venu on ne

sait d'où, de Saint-Pancrasse ou de Saint-Maixent, et enrichi au moyen d'une trame artificieuse, par un mariage inespéré, peut dire d'un ton superbe : « Mon cheval, ma voiture, mes gens! » et s'enfler, comme la grenouille, dans sa stupide présomption.

Avec la fortune, ce même sot parvenu peut inviter à dîner des gens qui, pour le plaisir de savourer ses vins de Bordeaux ou de Champagne, vantent impudemment son éloquence et font semblant de croire à ses vertus.



Pendant la révolution de 1793, un grand nombre d'émigrés, n'ayant plus nulle fortune, se sont fait admirer par leur courage et leur intelligence. Un prince d'Orléans, qui devait un jour monter sur le trône de France, a donné des leçons de mathématiques dans un village de la Suisse.

Des gentilshommes, de haute naissance, se firent maîtres d'escrime, de danse, de musique, instituteurs; plusieurs entrèrent dans des professions industrielles. Un descendant d'une très ancienne famille était imprimeur à Brunswick; un autre, libraire à Leipzig. Les femmes aussi gagnèrent leur vie par leur travail. Elles organisèrent des magasins de lingerie, façonnèrent des chapeaux, taillèrent des robes. Pendant plusieurs années,

dans plusieurs villes d'Allemagne, les bonnes bourgeoises eurent l'honneur d'être habillées par des marquises et des duchesses. Ces charmantes femmes de France du dix-huitième siècle, si vives, si gaies, si parées, habituées à un si grand luxe et à de si jolis entretiens, quel noble cœur elles recélaient sous leur apparente frivolité ! Quand le jour de l'épreuve est venu, elles ont étonné le monde par leur vertu. Les unes sont mortes, comme des héroïnes ou des saintes, dans les prisons, ou sous le fer des bourreaux. Les autres ont, dans leur exil, donné aux peuples étrangers de touchants exemples de patience et de résignation. A Berlin, on a gardé le souvenir d'une jeune fille de la haute aristocratie qui, en travaillant sans relâche, en façonnant des fleurs, assurait le bien-être de ses parents infirmes. A Londres, dans un établissement de charité, on conserve les seaux et la sangle d'une autre jeune fille qui, pour subvenir aux besoins de son père aveugle, portait de l'eau dans les rues.



J'aime l'été et je m'imagine qu'aux grands jours du mois de juillet, le plus beau, le plus pompeux des douze mois, le bon Dieu passe la revue de tout ce qu'il a créé et disséminé sur notre globe. De là cette floraison éclatante et cette animation universelle. Depuis la haute cime des

sapins jusqu'aux frêles graminées, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, depuis l'aigle qui plane dans les airs jusqu'à la libellule qui voltige sur les ruisseaux, depuis le chamois qui s'élance sur la crête des montagnes jusqu'au vermisseau qui rampe sous un filament de mousse, depuis le soleil qui éclaire le vaste espace jusqu'à la luciole qui, le soir, allume son petit fanal sous un buisson, il voit tout, il mesure tout dans la profondeur de son regard. Il voit des plantes, si minimes qu'elles semblent destinées à n'être jamais vues, dont nulle œuvre d'art cependant ne peut égaler le tissu merveilleux. Il voit des insectes pour lesquels une feuille de noisetier est un monde, une goutte d'eau un océan, et qui sont armés de toutes pièces pour le combat de la vie et vêtus plus richement que les rois. Il entend aussi, à travers les notes mélodieuses qui charment notre oreille, une multitude de vibrations que nous ne pouvons discerner : timides roucoulements, soupirs langoureux, cris rapides, bruissement d'ailes. Dans les solennités des beaux jours et des belles nuits d'été, toutes ces vibrations forment le concert religieux de notre sphère terrestre, toutes les fleurs s'ouvrent comme des encensoirs, et il y a dans la nature entière comme un frémissement de joie et d'amour.



Il est peu d'hommes qui, en scrutant leurs actions, ne soient, bon gré, mal gré, obligés d'y reconnaître l'influence de la femme. Les pauvres hommes orgueilleux! ils ont la présomption d'agir par eux-mêmes, selon leur libre élan et leur absolue volonté. La femme leur laisse cette illusion, et, par la mansuétude, par la patience, par d'habiles ménagements, peut-être aussi par quelque artifice, elle subjugue et gouverne ces fiers autocrates. Au premier âge de la vie, c'est pour réjouir sa mère qu'on désire apporter une bonne note du collège; plus tard, c'est pour mieux plaire à la femme aimée qu'on ambitionne la fortune et les honneurs; plus tard, viennent les enfants, les petites filles qui, de leur petite voix, commandent aux plus vaillants guerriers. On peut dire, sans exagération, qu'au fond de toutes les actions de l'homme, courageuses, persévérantes, glorieuses, au fond de toutes ses luttes et de tous ses triomphes, il y a une femme, et, par malheur, aussi au fond des plus grandes folies et des plus grands événements : « Bien ! voilà le coupable, dit en Italie le juge chargé d'instruire un procès criminel ; à présent, *dove è la femmina*, où est la femme? »



Bénies soient les femmes qui croient ! Les femmes qui ne croient point ou qui ont peur de trop croire, que Dieu m'en garde !



Pourquoi n'avons-nous pas dans notre langue, comme les autres peuples dans la leur, l'adjectif de ce doux et spécial sentiment ? *Sisterly tendernes !* disent les Anglais. Pour traduire cette qualification, selon notre étymologie latine, nous serions obligés de dire : *tendresse sororelle*, et la rigide commission du Dictionnaire de l'Académie condamnerait cette expression comme un néologisme.



Les conteurs de l'Orient nous dépeignent les merveilleux effets des montagnes d'aimant. La charité chrétienne a son aimant qui n'est point une fable, son

aimant qui attire, non point les clous de fer d'un navire, comme dans les récits de Sinbad le Marin, mais les pieux dévouements.



Rien n'agit plus vivement, et quelquefois plus fatalement, sur de jeunes imaginations, que la connaissance de certaines œuvres. C'est un fait notoire que le *Werther* de Gœthe a fait germer dans plus d'une tête exaltée l'idée du suicide. Après la représentation et la publication des *Brigands* de Schiller, des jeunes gens follement enthousiasmés par la dramatique image du héros de cette tragédie, prirent la résolution de s'armer comme lui, pour combattre comme lui les vices et les hypocrisies de la société. En Danemark, le mélancolique Ewald, ayant lu l'œuvre si célèbre de Daniel de Foë, prit à onze ans la résolution de se rendre en Hollande avec l'espoir de trouver là un navire qui se dirigerait vers Batavia, ferait naufrage en route, et le jetterait sur une île déserte. Son maître le rejoignit au moment où il s'acheminait du côté de la plage, arrangeant dans sa petite tête ses fantaisies de voyage. Il était déjà à dix lieues de son village.



Ceux qui n'ont pas souffert ensemble ne connaissent pas les liens du cœur les plus puissants.



J'ai toujours eu un penchant singulier pour la société des vieillards. Dans mon enfance, j'étais le favori d'un vieil officier balafré, qui avait fait les campagnes d'Égypte, d'Allemagne et de Russie, et qui me racontait, en fumant sa pipe, des choses merveilleuses de la terre d'Orient et des régions du Nord. C'est peut-être cette impression première qui a éveillé en moi l'amour des voyages. Gœthe, le grand poète, a écrit une page charmante sur les influences imperceptibles dont l'homme éprouve peu à peu et souvent à son insu l'action continue : « Celui, dit-il, qui a vécu à l'ombre des grands chênes, n'aura pas le même caractère que celui qui a grandi au milieu des myrtes et des orangers. » N'est-il pas probable aussi que celui dont la jeune imagination aura été saisie, dès son premier élan, par des récits étranges, ou par la lecture de quelques livres fabuleux, n'aura point la même disposi-

tion d'esprit que celui dont l'attention aura été fixée de bonne heure sur le pupitre d'un comptoir et les colonnes de chiffres de Barême?

Plus tard, à mon entrée dans le monde, j'ai eu le bonheur d'être admis dans l'intimité de quelques dignes vieillards, et j'ai souvent recherché leur entretien, de préférence à celui des jeunes gens de mon âge. Ce que les vieillards savent, ils l'ont appris, non point par une étude précipitée, mais par l'expérience, cette grande, cette austère institutrice. Ils ont eu aussi leurs jours d'effervescence, leurs heures d'orage; ils se souviennent des diverses épreuves qu'ils ont faites dans la traversée de leur vie, comme le pilote, des écueils qu'il a rencontrés dans sa navigation, sur les océans. Les rides de leur front sont comme les plis d'un livre qui renferme de secrets enseignements; leur tête blanche est comme celle du sphinx, pleine de leçons et de révélations mystérieuses. Il en est qui, à la fin de leur voyage, se retirent dans le port d'une égoïste indifférence et, en entendant gronder la tempête, murmurent avec une froide quiétude le *Suave mari magno* de Lucrèce; mais il en est qui gardent dans leur cœur attiédi une source inépuisable de sympathies pour tous ceux qui les entourent, qui restent fidèles à la sentence proverbiale de Térence :

Homo sum : humani nihil a me alienum puto.

Ceux-là suivent, avec une pensée charitable, avec un

regard bienveillant, les jeunes gens qui s'aventurent dans quelque périlleux sentier, et leur bienveillance a la douceur mélancolique, la clarté pure, la sérénité d'un crépuscule du soir.



Linné a fait une horloge des fleurs en notant les heures où les unes s'éveillent et où les autres s'assoupissent.

L'Angleterre peut faire ainsi une horloge géographique pour ses colonies. Quand il est midi à Londres, il est cinq heures et demie du soir à Calcutta, sept heures du matin à Québec, minuit à la Nouvelle-Zélande.

L'Angleterre a dans l'étendue et la variété de ses colonies tout un monde, toutes les températures, depuis le froid glacial des régions polaires jusqu'à l'ardeur des tropiques; toute l'échelle du monde végétal et animal, depuis le lichen jusqu'au baobab, depuis le lemming jusqu'à l'éléphant; toutes les races humaines, depuis le Hottentot et le Papouan jusqu'au type caucasien.

L'Angleterre a dans ses colonies les plus vastes domaines et les plus petits : l'Inde et l'Australie, l'île d'Helgoland et l'île de Pitcairn.



Les contrées qui donnent à l'homme de faciles moissons ne fixent point son cœur comme celles où il doit lutter et souffrir. Le montagnard reste attaché à ses rocs escarpés, à ses cimes de neiges ; le Lapon à ses sombres pâturages, l'Islandais à ses champs de laves. La mère la plus tendre envers ses enfants éprouve une affection particulière pour celui qui l'a par son état débile obligée à plus de sollicitude. Le laboureur enchaîne sa pensée à la terre qu'il défriche avec peine, l'artisan à l'œuvre qui exige de lui un courageux travail! Mystérieuse, inévitable loi de Dieu. Dans la difficulté d'une entreprise est le plus ferme stimulant de l'homme ; dans la douleur sont les liens les plus fermes. La gaieté ne fait qu'effleurer les âmes ; la douleur y enfonce ses racines. Ceux-là ne sont pas sûrs de leurs affections qui ne se sont trouvés réunis qu'en des jours de fêtes. Ceux-là s'aiment qui ont éprouvé ensemble les anxiétés de la vie, l'amertume des larmes.



Dans le canton catholique de Schwitz, j'ai entendu raconter cette jolie histoire :

Deux frères étaient en contestation pour une prairie inscrite à leur nom, dans le testament d'un de leurs oncles, mais avec des clauses si confuses que chacun d'eux croyait pouvoir légalement s'attribuer la possession de cette bande de terre. Un matin, l'aîné dit :

« Cher Frantz, il faudrait mettre fin à notre indécision pour accomplir la volonté de notre oncle. Veux-tu venir avec moi chez le juge? Nous lui montrerons le testament qui nous embarrasse. Il le comprendra mieux que nous.

— Non, répliqua Frantz. J'ai de la besogne qui me retient ici. Mais toi-même, tâche de voir le juge, explique-lui tes raisons et les miennes, et je m'en rapporte à ce qu'il te dira.

— Soit, » réplique l'aîné.

Et il part.

Le soir, il revient, et du plus loin qu'il aperçoit son frère, il lui crie : « Frantz, c'est fini. Je me trompais. La prairie est à toi. »



Quand ma pensée s'élève vers Dieu, je me le représente comme la source universelle du bien, et je me dis que le plus sûr moyen de se rapprocher de lui, de mériter sa grâce, d'obtenir sa bénédiction, est de faire, dans

le cercle, plus ou moins large où l'on se trouve placé, autant de bien que l'on peut, selon ses forces et son intelligence. Je me dis que le pauvre ouvrier qui aide quelques instants au labeur de son voisin malade acquiert plus de mérite que le riche qui, d'une main glacée, jette sa pièce d'or dans le grenier de l'indigent. J'ai l'audace de penser qu'un roi qui, dans les splendeurs de sa cour, oublie les souffrances de son peuple, qu'un grand seigneur qui s'abandonne à toutes les jouissances de la fortune sans entendre la misère gémissant à la porte de son château, sont de grands coupables dont la Providence punira les méfaits, soit sur eux, soit sur leurs enfants, et peut-être, comme le dit la Bible, « jusqu'à la troisième et la quatrième génération ».



Charité! charité! c'est-à-dire amour et compassion, les deux expressions en lesquelles se résument les joies et les misères de la vie humaine, les deux sentiments qui doivent la remplir, les deux vertus qui l'ennoblissent et la consolent. Que le riche soit charitable envers le serviteur qu'il assujettit à ses volontés, envers l'ouvrier qu'il emploie, envers le pauvre qui lui tend la main. Qu'il se dise, chaque jour en s'éveillant, chaque soir en s'endormant, que plus la Providence l'a fait puissant, plus elle

lui impose par là même l'obligation d'aider, de protéger ceux qui l'entourent! Que le pauvre à son tour soit charitable envers le riche! Qu'il sache que nulle muraille de marbre, nul plafond doré ne peuvent mettre un prince à l'abri des anxiétés mortelles, que la douleur humaine pénètre sous le manteau de pourpre comme sous le haillon, et que, bien des fois, le grand seigneur, assis au sein de ses richesses, en face d'une table splendide, s'est surpris à envier l'humble toit et l'obscur repos de son charbonnier.

Charité! charité! Par charité, je n'entends point la banale habitude d'une main qui, par une sorte de mouvement instinctif, laisse, en passant, tomber une aumône dans la sébile de l'aveugle, ni même la louable action d'une élégante dame qui, à certaines heures, se dit qu'elle sortira de son salon parfumé pour gravir les rudes escaliers d'une mansarde. Les vraies charités ne consistent pas tant dans les secours matériels que dans les dons du cœur, et tout individu, si faible qu'il soit, peut faire un précieux acte de charité. Apporter un légitime témoignage d'estime à un pauvre être calomnié, charité. Raviver un doux espoir dans une imagination surprise par le malheur, torturée par le doute, charité. Soulager, par une affectueuse parole, une âme trompée qui gémit de ses déceptions, charité. Être doux, être bon envers quiconque s'approche de vous, indulgent envers celui que le prestige de la fortune aveugle, affectueux et prévenant envers celui dont elle trahit l'effort, ouvrir avec

sympathie son cœur à toutes les plaintes, à toutes les maladies, à toutes les erreurs humaines, et il n'y a pas de jour où l'on ne puisse accomplir ainsi les meilleurs actes de charité. Faire la charité, c'est faire le bien. Bernardin de Saint-Pierre a dit : « Si chacun s'occupait de mettre l'ordre dans sa maison, l'ordre serait dans l'État. » Disons, nous aussi, que, si chacun faisait autant de bien qu'il peut en faire autour de lui, le bien général serait assuré.



J'ai été à la poursuite d'un idéal que je ne pouvais trouver complètement nulle part. Le soleil a ses taches, et chaque région de notre globe terrestre a ses misères.

Je m'en vais, bien persuadé après mes pérégrinations, que ce qu'il y a pour l'homme de plus sage et de meilleur, c'est de s'attacher à la condition dans laquelle le ciel l'a fait naître, de chercher la joie du cœur dans de vraies affections, la paix de l'âme dans l'accomplissement de son devoir, et d'aimer sa patrie, non point parce qu'elle est grande, mais parce que c'est la patrie. Ainsi, dit Sénèque : *Nemo enim patriam, quia magna, amet, sed quia sua.*



En regardant un enfant au maillot, que de fois ne s'est-on pas dit : Eh quoi ! est-ce là le commencement de l'homme ? Est-ce là ce qu'on appelle le roi de la création ?

Le lion naît avec ses griffes, l'oiseau avec ses ailes, l'ours avec l'épaisse fourrure qui le garantira du froid. Grands et petits, tous les animaux ont en quelques instants leur vêtement, leur liberté d'action, leurs moyens de défense. Et cet enfant qui deviendra homme, si Dieu lui prête vie, comme il est frêle ! Il ne peut ni marcher ni se tenir debout. Une alouette le renverserait d'un coup d'aile. Une mouche le harcèlerait sans qu'il pût se défendre. Sur ses traits informes il n'y a qu'une expression de malaise, d'inquiétude ou de douleur. Ses yeux débiles ne supportent point la lumière, et ses lèvres ne s'entr'ouvrent que pour exhaler un gémissement. N'est-ce pas une âme invisible qui gémit dans sa misérable prison, peut-être par le souvenir des régions lumineuses d'où elle descend, peut-être par l'intuition des souffrances qu'elle doit éprouver en ce monde ?

Cependant l'homme est le roi de la création, roi subtil et courageux, roi puissant et rapace, puissant par les inventions de son esprit, par son labeur et son habileté. Les monts et les vallées sont ses domaines. Les airs et

les eaux sont ses tributaires. Il récolte les plantes et les fruits qui croissent à la surface de la terre; il lui enlève, en la déchirant, les trésors qu'elle renferme dans ses entrailles. Il jette ses filets dans les profondeurs aquatiques. Il lance ses dards meurtriers dans les espaces aériens. Il parcourt comme un conquérant les fleuves et les mers. Il égorge ou subjugue les animaux pour son plaisir ou pour ses besoins.

De tous les êtres animés et inanimés répandus par la main de Dieu à travers le globe, il est le seul qui puisse subsister partout, dans les plaines marécageuses et sur les cimes des rocs, dans la ceinture de glace des contrées polaires et sous les feux de la zone torride. Le seul! Non, la Providence a accordé la même faculté au meilleur des animaux, au chien. Il vit partout où vit l'homme, et l'on sait les services qu'il lui rend au sommet du Saint-Bernard, dans les neiges du Groenland, dans les plaines arides de la Sibérie. A l'ouest lointain de l'Amérique, des troupes de chiens sans maitres campent sur la route du Nouveau-Mexique, comme si elles attendaient l'homme dans ces prairies désertes.

Les traditions populaires associent constamment le chien aux aventures de l'homme. Il a un chien avec lui, le pauvre bûcheron condamné à porter jusqu'à la fin des siècles son fagot dans la lune, pour avoir coupé du bois le dimanche. Ils avaient aussi un chien avec eux, les sept chrétiens d'Éphèse qui dormirent dans leur grotte trois cent soixante-douze ans



L'homme ne vit pas seulement de pain, a dit l'Évangile. Les intérêts matériels ne peuvent nourrir son âme. Nul profit pécuniaire ne peut lui donner une douce et pieuse émotion comme celle qu'on éprouveen une Fête-Dieu, dans la procession solennelle d'une grande ville, en une fête des Rogations au milieu des champs fleuris, en une fête patronale de village au milieu d'une naïve et franche gaieté.

Les catholiques ont encore d'autres pratiques religieuses dont malheureusement le rigoureux protestantisme s'est privé. Leurs églises sont ouvertes toute la semaine et tout le jour.

Toute la semaine et tout le jour, n'y a-t-il pas des fidèles qui désirent visiter le sanctuaire de Dieu, s'agenouiller dans le repentir d'une faute, remercier la Providence d'un de ses bienfaits, ou invoquer sa grâce par une fervente prière?



Heureux celui à qui Dieu donne l'affection d'une brave femme! Elle le gardera dans le chemin de la vie. Elle

l'éclairera dans ses difficultés, elle le consolera dans ses afflictions. Elle portera avec lui la moitié de son fardeau, et lui rendra ses succès plus doux par la joie qu'elle en aura.



En songeant aux âpres convoitises produites par l'appât de l'argent, je me rappelle ces paroles d'une tendre mère : « O ! mes enfants, nous ne vous laisserons pas ce qu'on appelle une fortune, mais l'estime de tous ceux qui nous ont connus. Partout, où votre père et moi nous avons passé, partout vous pourrez retourner sans crainte, le front levé. »

Héritage de cœur et d'honneur des braves gens ! Y en a-t-il un plus désirable ?



Je considère la nature comme un immense sanctuaire où partout éclatent la puissance, la gloire et la douceur de Dieu. Il y a là des arcades dans les bois, des vallées fleuries, des clairières lumineuses, de petits coins de terre mystérieux qui m'apparaissent comme des chapelles, des ermitages, des oratoires, et, dans d'autres

zones, des structures qui sont comme les basiliques du suprême architecte, prodigieuses, éternelles basiliques près desquelles les monuments humains les plus gigantesques, les tours de Babel, les piliers d'Éléphanta, les colonnes de Palmyre, les pyramides du Caire, les acropoles, les colisées et les palais des nations ne s'élèvent que comme des fourmilières.

Il me semble que partout, dans ce temple de l'univers, on doit éprouver ou une tendre émotion, ou un religieux sentiment, ou un ardent enthousiasme, et cela m'attriste, quand je suis surpris par un oubli ou par une profanation.

J'ai un besoin de sympathie qui s'attache à tout ce qui végète, s'épanouit et palpite autour de moi. Je remercie la fleur qui me donne son parfum, l'oiseau qui me chante sa chanson, le sapin qui m'ombrage, le ruisseau qui me désaltère. Je voudrais tendre la main à tous les hommes que je rencontre, et cela m'attriste quand je me sens arrêté dans mon élan par une expression d'idées que je repousse ou par une vulgarité qui m'offusque.



Chaque nation a eu, en son juvénile essor, le sentiment de l'idéal religieux et poétique. En chaque pays il se manifeste par quelque œuvre caractéristique : en Grèce

par l'*Iliade*, en Italie par l'*Énéide*, dans la Scandinavie par les chants symboliques de l'*Edda* et les belliqueuses Sagas, dans l'ancienne Teutonie par le colossal et lugubre drame des Niebelungen, en France par l'héroïque histoire de Charlemagne et des douze pairs, en Angleterre par le roman de la Cour du roi Arthur, en Espagne par le Romancero, dans l'Europe du moyen âge par les poèmes du Saint-Graal et les récits des croisades, en Irlande, dès le cinquième siècle de l'ère chrétienne, par des légendes monastiques où le merveilleux se joint d'une façon naïve et souvent charmante au fait positif.



Les affreux chemins de fer! Ils ont anéanti la poésie et l'agrément des voyages; ils altèrent les plus heureuses dispositions de l'homme; ils pervertissent son caractère physique et moral. Dernièrement un spirituel médecin, qui n'a peut-être voulu que s'exercer à un paradoxe, a publié un livre dans lequel il essaye de démontrer que la plupart des maladies qui affligent aujourd'hui l'humanité doivent être attribuées à la propagation de la vaccine. Un jour ils ne pourront pas être accusés de faire des paradoxes, les médecins qui signaleront les maladies nerveuses, les gastrites et les gastralgies enfantées par l'état d'agitation, d'impatience où nous jette sans cesse le plus

commode des chemins de fer, et par le régime alimentaire auquel il nous condamne.

En même temps les philosophes constateront une triste déviation dans la tendance des esprits, l'oubli ou le dédain des plus pures jouissances de la pensée, le développement toujours croissant des passions matérielles, le calcul positif écrasant sous sa froide réalité le rêve idéal, l'antagonisme des individus dans la préoccupation de leurs désirs ou de leurs intérêts et l'abandon radical des habitudes de courtoisie dont s'honoraient nos pères. Les gazettes des tribunaux, auxquelles les catastrophes des railways et les méfaits commis dans les wagons fournissent déjà tant d'aimables articles, seront obligées d'allonger leurs colonnes si elles veulent enregistrer tous les drames de cette nouvelle ère sociale. Les Pitaval futurs recueilleront par là une ample collection de procès fameux, et les romanciers n'auront qu'à suivre quelque peu les mouvements journaliers des chemins de fer pour y glaner les tableaux les plus grotesques ou les épisodes les plus émouvants.

Non, je n'exagère pas, je ne fais au contraire qu'une faible esquisse d'un état de choses dont nous n'avons encore observé que le commencement. Tel qu'il est ce commencement, je demande ce qu'il doit faire présager pour l'avenir. Ceux-là pourraient le dire qui se sont laissé prendre dans les griffes du démon de l'agiotage, qui depuis le jour où ils ont cherché leur fortune dans la hausse ou la baisse des actions de chemins de fer, n'ont

plus connu ni la mâle satisfaction du travail, ni les joies de la famille, ni le repos du foyer. Ceux-là le disent par leur mort sanglante, qui après avoir passé par tous les hasards d'un jeu qui trompe les plus habiles combinaisons, par tous les mirages d'une espérance décevante, par toutes les hallucinations d'une soif tantalique, ont fini par user leur dernier ressort dans cette luttte sans trêve, et par succomber.

Si l'on veut voir des scènes moins désolantes, mais non moins caractéristiques, que l'on entre dans une des salles d'attente d'un chemin de fer au moment où le convoi est prêt à partir. Il y a là quelques centaines d'individus qui se regardent d'un œil farouche comme des ennemis ; car tous n'ont en ce moment qu'une idée, celle de pénétrer au plus vite dans les wagons pour y prendre possession des meilleures places, et ceux qui les entourent sont autant de rivaux dont ils ont à redouter la prestesse. Là, ceux qui se connaissent ne s'abordent qu'à regret et n'osent s'engager dans une trop longue conversation. Ils craignent d'être surpris par le coup de cloche qui annonce le départ, ou d'être retardés dans leur élan par une politesse inopportune. Les plus habiles se tiennent debout, collés contre la porte dont un inflexible surveillant garde encore la clef dans sa poche, et, dès que cette porte s'ouvre, ce n'est pas une société d'êtres civilisés qui en franchit le seuil, c'est un torrent qui se précipite impétueusement vers les wagons, c'est une course désordonnée sur le pavé de l'embarcadère. Aux

plus alertes la couronne, c'est-à-dire le coin confortable de la voiture du meilleur côté. Aux autres la gène pendant un long trajet. Qui s'aviserait alors de réclamer quelques concessions polies serait bien naïf. Les affections de famille ne résistent même pas à cet entraînement universel. Plus d'une mère tire avec impatience le bras de l'enfant dont elle s'irrite de ne pouvoir accélérer la marche. Plus d'une irréparable discussion de ménage est née d'une de ces heures fatales de départ, où le mari accuse la lenteur de sa femme, où la femme est révoltée des reproches injustes de son mari. La génération actuelle conserve encore un reste d'urbanité de son éducation première; la génération qui va s'élever à la vapeur des chemins de fer rejettera comme un vain luxe, ou comme une fâcheuse entrave, ces attentions délicates envers les autres, cette attitude respectueuse envers les femmes, ces pratiques de courtoisie qu'on enseignait jadis avec soin aux enfants et dont les vieillards nous donnent encore l'exemple. Le chemin de fer est l'école mutuelle de l'individualisme, le gymnase de l'impolitesse.



Les philosophes, qui savent tant de choses et qui expliquent tout, jusqu'à la création de l'univers sans la participation de Dieu, n'ont pas encore pu clairement expli-

quer ces phénomènes d'antipathie et de sympathie qui se reproduisent à tout instant dans le monde et se manifestent même parmi les êtres inanimés.

Oui, il y a des plantes qui se haïssent, et ne peuvent se développer l'une à côté de l'autre, races de Grecs et de Troyens, familles de Montecchi et de Capuletti, dont nul Roméo et nulle Juliette n'apaisent par leur amour et leur mort l'éternelle aversion. Il y a des plantes qui se réjouissent d'être ensemble, qui se soutiennent réciproquement, et se sourient l'une à l'autre. La pervenche qui s'épanouit au bord des haies, le chèvrefeuille qui enlace ses odorantes guirlandes aux branches de l'aubépine ou du noisetier, la mousse qui étend ses petites ramilles vertes au pied des grands sapins, ne semble-t-il pas que ces jolies plantes aient elles-mêmes choisi, par un penchant particulier, leur demeure, leurs voisins et leurs patronages? Ne semble-t-il pas que les haies, les buissons, les arbres qui les entourent inclinent sur elles complaisamment leurs rameaux et leur disent : « Si délicates que vous soyez, n'ayez peur. Nous aimons à vous voir. Nous vous protégerons. Nous vous défendrons contre les ardeurs de l'été et les ouragans de l'hiver; le soleil ne dardera sur vous ses rayons qu'à travers notre feuillage, et la pluie vous arrosera goutte à goutte en descendant de nos rameaux. »

Attraction et répulsion! atomes crochus, disent les uns; fluide électrique, disent les autres. Mieux vaut dire : mystérieuse loi de la Povidence qui tout crée et tout régit. C'est plus simple et plus sûr.



Musique de la cordiale parole! musique de deux âmes unies par un même sentiment d'amour et de foi, et vibrant ensemble et se répondant l'une à l'autre dans leur pur accord comme deux harpes mélodieuses. Il n'y a pas une musique plus suave ni plus enviable. Les anges eux-mêmes, dans leur vol à travers les sphères harmonieuses, s'arrêtent pour l'écouter.



L'argent est un bien ou un mal, selon la source d'où il provient, la façon dont on le gagne et l'usage qu'on en fait. Il y a l'argent béni et l'argent maudit, l'argent qui est un don de la Providence et l'argent qui est un leurre diabolique. Je ne veux point m'occuper de celui qui est amassé par de rapaces spéculations, par de frauduleux calculs, par des mariages qui devraient être des alliances de cœur et dont on fait d'ignobles marchés.

Je ne veux penser qu'à celui qui nous appartient par un pur héritage, ou que nous acquérons par un honnête travail, et celui-ci pourtant, il faut encore y prendre

garde, nous ne devons pas le dissiper en vaines prodigalités, car il peut servir à réaliser plus d'un généreux désir et à seconder plus d'une louable entreprise. Nous ne devons pas non plus nous y attacher trop fortement, car alors il s'empare de notre esprit, il devient notre maître, il refroidit et matérialise notre cœur.



« Nul pays, dit M. Élisée Reclus, n'est si bien situé que la France pour l'élaboration générale des idées. »

Il faut ajouter que nul pays n'a été doué de plus de qualités de cœur et d'intelligence pour accomplir son œuvre d'élaboration et de propagation.

C'est la France qui s'est distinguée entre toutes les nations par ses œuvres chrétiennes, par sa générosité, par ses facultés d'attraction, par la promptitude et la clarté de sa pensée, par son esprit d'initiative.

C'est la France dont on a de toute part admiré la courtoisie autant que le courage, dont l'élégance a charmé l'Europe entière, dont la langue est devenue, au siècle de Louis XIV, la langue des savants étrangers et des princes, des écoles et des salons, du commerce et de la diplomatie, la langue universelle.

De la terre de France, de ses plaines et de ses montagnes, de son *aura soave*, on ne peut sans un déchire-

ment de cœur s'éloigner. N'envions pas le sort de ceux qui vont chercher leur fortune aux mines de Victoria, aux plaines du Sacramento. La fortune est ici, près de nous, dans ce pays assez riche pour récompenser généreusement tout honnête travail, et le bonheur est dans la satisfaction de la tâche accomplie au foyer natal. Si la France ne s'associe pas aux migrations des autres peuples, elle ne reste pas étrangère pourtant à leur mouvement ni à leur progrès. De la place qu'elle occupe elle rayonne, elle agit sur le monde entier; Dieu la garde seulement de l'action qui devient trop vive, de l'effervescence qui conduit aux révolutions, des révolutions qui produisent les bannissements!



Paris est un assemblage de caravansérails où l'on campe d'ici, de là, selon le hasard des circonstances, et où l'on plie plusieurs fois bagage dans le voyage de la vie.

Les mille et mille habitations de Paris appartiennent à tout le monde et ne sont en réalité à personne. En revenant des lointaines régions, la cigogne retrouve son nid; l'homme, à Paris, n'est pas sûr de garder longtemps le sien, pas même celui qui a le bonheur de posséder une maison. Son quartier peut, d'un jour à l'autre, être

transpercé par une compagnie de spéculateurs, ou transformé par un arrêt du conseil municipal, et sa maison abattue pour cause d'utilité publique. Un temps viendra où cette raison d'utilité publique sera encore élargie, où l'on démolira par une fantaisie d'embellissement et de réembellissement. Quant à celui qui n'a pas pignon sur rue, qui ne peut s'installer sous son propre toit, il est à la merci d'un caprice de son propriétaire, des exigences d'un voisin, voire même du mauvais vouloir d'un concierge, et il doit se résigner à changer souvent de résidence. Il a fallu la guerre homérique de dix ans pour obliger le pieux Énée à quitter sa demeure avec ses dieux. Ici, une multitude de familles déménagent périodiquement avec leurs pénates. Mais le Parisien a-t-il des pénates? Ce qu'il appelle son foyer domestique, c'est son appartement, occupé la veille par un inconnu, et qu'il abandonne, son bail fini, à un inconnu. Il a été baptisé dans une paroisse, il se mariera dans une seconde et mourra dans une troisième.

Ce qu'il y a de mieux, c'est que le Parisien, naïf avec tout son esprit, regarde comme des êtres très maltraités par le sort ou très arriérés dans les lois de la civilisation, les peuples nomades. Mais le Tartare, l'Indien, l'Arabe, le Lapon, en se rendant d'un lieu à un autre, emportent avec eux leur tente, tandis que la plupart des Parisiens s'abritent perpétuellement sous celle d'autrui. En outre, comme ils sont généralement d'une nature mobile, ils doivent être rangés parmi les peuples les plus nomades.

Le Parisien qui a des affaires ou des loisirs fait, sans exagération, six à sept cents lieues par an, c'est-à-dire à peu près le quart du diamètre du globe, et ce trajet, obligé ou capricieux, il l'accomplit par la pluie, par la neige, par le froid et par la chaleur, dans des rues boueuses ou poudreuses, entre de hautes maisons qui lui dérobent la vue du ciel et ne lui laissent voir à l'horizon qu'une autre ligne de maisons.



Le Parisien ne connaît pas la douce joie qui s'attache à la possession héréditaire du foyer de famille, où l'image de l'aïeul subsiste à côté du berceau de l'enfant, où chaque génération a laissé successivement la trace de son passage, le souvenir de ses œuvres, l'enseignement de son existence. Le Parisien ne connaîtra pas non plus quelques-unes des meilleures, des plus précieuses émotions que l'on puisse avoir en ce monde, les émotions d'une enfance qui s'écoule librement, au grand air, en pleine campagne, en face de quelques beaux sites et d'un vaste horizon. Le Parisien, élevé entre le pavé de sa rue et les cheminées de son toit, restera peut-être toute sa vie étranger aux scènes de la nature, au miracle de la création.

Dieu a fait les champs; l'homme a fait les villes. Le

Parisien connaît sa grande cité bruyante, tumultueuse, enfumée, et s'imagine que c'est la merveille de l'Univers ; il en est plus d'un qui a assisté au spectacle de diverses révolutions et qui n'a jamais contemplé un lever du soleil ; il en est plus d'un qui a souvent admiré la colonnade du Louvre et le dôme des Invalides, mais qui serait bien surpris d'apprendre que le fleuve des Amazones est plus grand que la Seine, et que le mont Blanc est plus élevé que la butte Montmartre.

Aussi voyez : Molière, Boileau, Voltaire, sont nés à Paris, les hommes d'esprit, les écrivains satiriques, dramatiques, mais non point les poètes au cœur tendre et les peintres de la nature, non point Racine et la Fontaine, ni Bernardin de Saint-Pierre, ni Chateaubriand, ni Lamartine.

Mme de Staël, dans son exil, s'écriait qu'elle regrettait le ruisseau de la rue du Bac. C'était la femme du monde qui exprimait ce regret. La femme poétique qui a composé le livre sur l'Allemagne et le roman de *Corinne* devait à ses impressions hélvétiques, au ravissant tableau de Coppet, la meilleure part de son génie



L'homme est vraiment un être d'une étrange vanité. S'il ne peut s'enorgueillir de sa propérité, il s'enorgueillit

de ses souffrances. S'il ne peut se pavaner dans sa fortune, il se pavane dans ses larmes et se fait un mérite de sa douleur. Oui, il y a de l'orgueil dans ces élégies, où il adresse un appel à Dieu et au monde, comme si Dieu et le monde ne devaient être occupés que de lui, et nous tous, tant que nous sommes, nous croyons, quand nous avons été déçus dans notre espoir, blessés dans notre affection, que personne n'a éprouvé ce que nous avons éprouvé. Nous étalons à tous les regards les plaies de notre cœur; mais, à travers ces plaies saignantes, on peut voir, comme à travers les trous du manteau de Diogène, briller notre amour-propre. Tandis que nous réclamons ainsi, comme un tribut obligé, la pitié et la sympathie, nous oublions qu'il y a autour de nous, sur le sol même où nous sommes nés, dans le hameau que nous habitons, des souffrances non moins profondes que les nôtres, qui restent dans l'ombre, à l'écart, méconnues ou ignorées.



Le travail est vraiment une loi divine, une loi d'expiation imposée à notre premier père, mais qui porte avec elle sa récompense. Quiconque essaye de s'y soustraire est puni de cette infraction par la satiété des plaisirs qu'il poursuit, le vide de l'esprit et l'ennui du cœur. Ceux qui, au contraire, reconnaissent cette loi et la mettent en pra-

tique y trouvent un baume salutaire qui les fortifie. Nous nous étonnons parfois de voir la face joyeuse, d'entendre le gros rire des ouvriers, des paysans condamnés à un rude labeur. Le matin, ils s'en vont gaiement reprendre leur tâche; le soir, après un mauvais repas, ils s'endorment sur leur couche grossière d'un sommeil paisible qui fuit souvent l'oreiller des riches. Le secret de leur contentement n'est-il pas dans l'action efficace du travail? N'est-ce pas de notre oisiveté que s'échappent, comme d'une autre boîte de Pandore, les désirs turbulents qui égarent notre imagination, les soucis qui nous rongent, les plaisirs factices dont l'apparence trompeuse nous séduit, dont le néant nous irrite, et toutes ces susceptibilités inquiètes, tous ces sentiments de jalousie, de haine, qui éclatent dans les riants salons du monde, comme le souffle empesté qui, sous un ciel doré, porte la fièvre dans les vertes oasis de l'Orient? L'espérance pourtant est au fond de ces misères; l'espérance, c'est le travail qui, occupant notre pensée, la délivre de tous ces vains fantômes; qui, à la place de ces vagues et éphémères fantaisies, nous montre un but qu'il est doux de vouloir atteindre, et répand dans notre âme, goutte à goutte, un suc salutaire, la satisfaction qui résulte de l'accomplissement d'un devoir.



Rien de meilleur, rien de plus efficace que les voyages, dans certaines situations morales. L'homme qui, après avrir goûté les émotions de la vie active, se trouve tout à coup condamné à la stérilité des jours oisifs, éprouve une impatience fébrile. Au dedans de lui, il a comme un ressort impétueux, un ressort d'acier qu'il tente péniblement de comprimer.

Ses facultés intellectuelles et physiques, son imagination, ses sens, aspirent à reprendre leur libre emploi. Si les forces dont il est doué, si la sève abondante qui l'anime, sont paralysées dans leur mouvement, ces forces lui pèsent comme un inutile fardeau. Bientôt, par l'effet des luttes antérieures qu'il a subies, des désirs incessants auxquels il ne peut donner l'essor, par le fait même de cette exubérance de vie, qui, ne trouvant point à s'exercer au dehors, retombe de tout son poids sur elle-même, bientôt il tombe dans un état de maladive langueur, bientôt il se sent pris au sein par le noir démon de l'ennui. Pour échapper à sa rude étreinte, il lui faut l'air, l'espace. Il faut qu'il s'arrache au cercle étroit dans lequel il se trouve comme rivé à une chaîne qui lui serre les flancs, qu'il s'en aille au loin pour se soustraire aux chimères qui l'obsèdent, pour s'oublier lui-même. L'aspect d'une

contrée étrangère, la variété des scènes et des tableaux qui tour à tour se dérouleront à ses yeux, tout ce qui attire forcément l'attention, tout ce qui occupe la pensée dans des pays nouveaux, les soins matériels, les incidents inattendus, les surprises du voyage et, plus que tout encore, la magnifique influence de la nature, relèveront peu à peu de son atonie cette âme malade.



Il est des plantes que la rosée et le soleil ne développent point complètement. Il est des êtres qui, comme ces plantes débiles, ne tiennent à la terre que par une légère racine, qui dès leur entrée dans la vie se sentent marqués d'un signe d'infortune; qui, par un don de seconde vue, connaissant le sort qui leur est réservé, ne s'attachent qu'avec crainte à un monde où ils n'entrevoient qu'une existence éphémère et une cruelle déception. La tristesse qui les obsède agit sur ceux qui les approchent. Autour d'eux, il y a comme un cercle fatal dans lequel on se sent involontairement saisi d'une indicible appréhension, et aux témoignages de sympathie qu'on leur donne se mêle une sorte de commisération.



La science nous rend-elle vraiment de si grands services quand elle dépouille de son prestige idéal, quand elle matérialise par la rigueur de ses définitions, tout ce qui peut, dans un vague sentiment d'admiration, enchanter notre esprit? Pour moi, il m'arrive souvent de regretter le temps où l'imagination n'était point à tout instant arrêtée dans son essor par le système d'un géologue ou les calculs d'un astronome, le temps où l'humanité naïve et crédule s'abandonnait à des songes magiques, où tout ce qui étonnait ses regards, tout ce qui émerveillait sa candide ignorance, s'expliquait non point par un travail d'algèbre, mais par une conception poétique.

Plus hardis que notre premier père dont nous accusons l'imprudence, nous ne nous contentons pas de toucher du bout des lèvres au fruit de l'arbre du bien et du mal, nous voulons l'éplucher et le fendre jusqu'au noyau; et souvent ne dirait-on pas que ce fruit se dérobe à notre avidité sous les feuilles de papier noir, sous les amas de livres imprimés, de théories et de dissertations qui prétendent nous en révéler la quintessence?

Entre l'âge séraphique de l'Éden et l'âge philosophique actuel, n'y a-t-il pas eu une phase d'adolescence où l'homme avait plus de fraîches émotions et plus de douces

croyances, par cela même qu'il avait plus de simplicité dans le cœur?



On dit proverbialement que le visage humain est le miroir de l'âme. On pourrait dire aussi, en termes plus précis, qu'il est la lucide et palpable chronique des diverses péripéties de l'existence. Si frais et si pur dans l'ignorance du premier âge, si ouvert et si animé dans l'élan de la jeunesse, peu à peu il annonce, par sa pâleur et sa grave expression, les fatigues que nous avons éprouvées, les déceptions que nous avons subies; puis notre âme devient le tombeau de nos regrets et de nos affections, et les rides creusées sur notre front et sur nos joues sont les inscriptions de cette muette sépulture.



Singulier sentiment que celui qui se développe parfois dans le cœur de deux enfants! Quel nom lui donner? Il est plus tendre que l'amitié, plus vif que l'affection fraternelle, plus spiritualiste que l'amour. C'est peut-être le sentiment le plus pur, le plus candide, le plus idéal de la nature

humaine; le rapprochement instinctif de deux âmes qui tendent à se rejoindre dans leur innocence et leur virginité, la fusion de deux gouttes d'eau limpides qui coulent l'une vers l'autre, par une pente insensible, et reflètent ensemble la lumière du ciel.

Si pures qu'elles soient, ces alliances enfantines, elles ont aussi leur agitation, leurs dépits, leurs orages. Les petites filles les meilleures, sans qu'elles s'en doutent, commettent déjà parfois des coquetteries; les petits garçons sentent s'allumer en eux le feu de la jalousie.



Comme les autres âges de la vie, l'enfance a ses chagrins; mais ses chagrins ont peu de consistance et de durée. C'est là son bonheur. Promptement, elle s'afflige et promptement elle se console. Ses inquiétudes se dissipent, comme un léger nuage sur un ciel de printemps; ses larmes s'évaporent comme les gouttes de pluie qu'une tiède brise essuie ou qu'un rayon de soleil dessèche. L'enfant ne connaît point et ne pressent même point les douloureuses épreuves de la destinée humaine, les combats qui fatiguent et découragent l'athlète le plus résolu, les trompeuses affections qui tarissent les saintes sources de la confiance, les lâches fourberies, les trahisons et les méchancetés qui laissent au fond du cœur une trace

ineffaçable. Dans sa virginale ignorance, l'enfant a la foi sans réserve, l'amour sans crainte, l'espoir sans trouble. C'est là son paradis terrestre. En des heures bénies, c'est quelquefois encore celui de l'homme.



Dans le cours de la vie, combien de gens s'arrêtent dans leur route, et manquent le vrai but, parce qu'ils se laissent, comme Atalante, séduire par des pommes d'or !



O Pauvreté, tu es une rude institutrice ! Mais à ta noble école j'ai reçu plus de précieuses leçons, j'ai appris plus de grandes vérités, que jamais je n'en trouvai dans les sphères de la richesse.



La mer, très salée à l'équateur, s'adoucit vers les pôles, c'est-à-dire vers la fin du monde.

L'âme de l'homme ne doit-elle pas également s'adoucir vers la fin de la vie?

Une de mes humbles réflexions. Mieux vaut celle de Jean-Paul :

La vie, comme l'eau de mer, ne s'adoucit qu'en s'élevant vers le ciel.

Les mers occupent les trois quarts de la surface du sol. « Ce n'est pas trop, a dit un pessimiste, pour purger la terre de ses impuretés. »

Laplace dit que, si les eaux des océans étaient augmentées d'un quart, la terre serait submergée, et que, si elles étaient diminuées d'un quart, les principales rivières seraient réduites à l'état de petits ruisseaux et bientôt la terre serait desséchée et désolée.

La mer, dit un historien, a toujours donné la puissance et la richesse plus vite que la terre. Tout ce qui s'y baigne devient fort.



« La république dont j'ai charge, a dit Étienne Pasquier, est ce petit monde que Dieu a établi en moi. »



Nul austère raisonnement philosophique ne peut m'enlever cette croyance que, dans la candeur et la spontanéité des premières émotions produites par les divers tableaux et les diverses émotions de la nature, il s'établit entre nous et cette nature, qui de toutes parts agit si vivement sur nos organes et notre pensée, une assimilation physique et animique, et pour tout dire, une mystérieuse parenté.

Oui, j'ai vécu dans une sorte de confraternité avec tout ce qui vivait, végétait et bruissait sur le sol de mon village. J'ai grandi avec le sapin qui commençait à surgir, quand je commençais à marcher. Je me suis associé à la tristesse des plantes, aux souffrances des oiseaux dans le deuil de l'hiver, à leur rénovation dans la belle saison. Les abeilles me connaissaient et détournaient de moi leur aiguillon. Les petits scarabées, aux ailes d'or et d'émeraude, se reposaient avec confiance sur ma main; les chiens qui aboyaient contre les autres enfants s'approchaient amicalement de mon côté, car les animaux discernent par instinct quiconque a pour eux un bon vouloir. Quand j'ai quitté mon foyer natal, il me semblait que les rouges-gorges, à qui je jetais dans de mauvais jours des miettes de pain sur la neige, me regardaient d'un

air attendri, que l'hirondelle de notre toit s'arrêtait dans son vol inquiète et pensive, que le Doubs me disait adieu dans le soupir de ses flots, et que les arbres en inclinant au souffle de la brise leurs rameaux sur ma tête, me murmuraient : « Ne t'en va pas, ne t'en va pas! »



Il y a dans la vie des rivières, comme dans celle des hommes, de singuliers hasards et d'étranges résultats. On ne peut prévoir leur fin par leur commencement. Le Danube descend d'un pauvre petit filet d'eau enfermé dans le jardin du prince de Furstemberg, à Donauschingen, et il parcourt tout l'immense espace qui s'étend entre le pays de Bade et la mer Noire, et il grandit de telle sorte qu'on l'appelle le roi des fleuves d'Europe. La Loue jaillit de son bassin, frémissante, écumante, vigoureuse, superbe, et à vingt lieues de distance elle va se noyer dans le Doubs.



Ah! si nous pouvions comprendre le langage des ruisseaux, quelles idéales et quelles inutiles aspirations, quelles

espérances trompées, quels regrets, quelles douleurs ils révéleraient!

Du sein de la mer, qui semble leur dernier gîte, ils remontent par l'évaporation dans les airs. La goutte d'eau que l'on a vue descendre, dans sa pureté cristalline, le long du toit de chaume, tomber comme une perle dans le calice du liseron, et de là se joindre à d'autres gouttes qui formeront un ruisselet, sera peut-être emportée par les vents et jetée par un nuage sur le même toit. Si elle a une petite âme dans son lumineux globule, si elle se souvient de sa dernière pérégrination, ne doit-elle pas frémir en songeant comme elle va de nouveau être enlevée aux douces prairies où elle aimerait à s'arrêter, entraînée sur une pente irrésistible, roulée sur les cailloux, broyée sous une grossière machine?

De là, peut-être, le tremblotement de la pauvre gouttelette sur les brins de mousse ou le pétale d'une fleur qui ne peut la garder. De là le mélancolique soupir de la source débile, et le murmure plus accentué des rivières, et le sourd grondement des fleuves quand ils approchent des ondes amères de l'Océan.

L'Océan de la vie humaine, c'est l'éternité, et de celui-là nul être ne revient. Nul enfant d'Adam ne retourne au jardin terrestre de son premier âge et ne recommence son existence, si ce n'est par la pensée.



Il est des jours où tous les germes d'espoir et de joie renfermés en nous s'épanouissent à la fois par une fraîche matinée de printemps; des jours où l'on dirait que l'âme a noyé dans les eaux du Léthé toutes les peines et les anxiétés de la vie, et fermé les portes des mauvais songes pour se délecter sans trouble dans l'essor de ses rêves dorés, pour s'irradier aux clartés d'un horizon sans nuage. En ces jours d'enchantement, il semble que, par une miséricorde céleste, l'homme ait vu fléchir devant lui le glaive de feu de l'archange, et reconquis son Éden. Il lève les yeux au ciel avec une douce confiance; il promène avec une noble fierté ses regards autour de lui, comme un roi paisible sur ses domaines. Par les facultés de son esprit, par ses sens, il ne perçoit que de riantes impressions; par le prestige de sa pensée il colore, il anime tout ce qui l'environne. La terre lui apparaît comme une immense vallée sous un dôme d'azur, l'onde lui sourit comme un miroir de cristal. Dans les airs il entend vibrer des harmonies nouvelles; en lui-même il sent une plénitude de vie qu'il n'avait jamais connue; et telle est l'abondance de ses émotions, que parfois son cœur ne suffit pas à la contenir et s'incline sous leur trésor, comme le calice d'une fleur sous la rosée qui l'emplit.



Nos habitations ne sont autre chose que le vêtement de notre vie intime; nous les construisons, ou nous les parons selon nos goûts particuliers. Peu à peu, sans que nous nous rendions compte nous-mêmes de nos diverses dispositions, elles se moulent, pour ainsi dire, sur notre caractère, sur la régularité de notre existence journalière, sur les caprices de notre imagination. De même que l'ornithologiste, à l'aspect d'un nid, des matériaux dont il se compose, de la place qu'il occupe, peut reconnaître à quelle espèce appartient l'architecte ailé qui a formé cet ingénieux édifice; de même, en examinant un appartement, un de ces nids éphémères de la race humaine, l'observateur peut deviner, sinon toujours à coup sûr, au moins très fréquemment, à quelle classe de la société appartient celui qui a bâti ou décoré cette demeure. Si le banquier vaniteux entasse dans ses salons les dorures et les tapis splendides, l'artiste ou le savant cherche à s'entourer de ses instruments d'étude, des objets qui parlent à sa pensée. Le bon bourgeois conserve précieusement des meubles surannés auxquels il attache un souvenir d'affection, et l'ouvrier suspend à sa fenêtre la roue de l'écureuil ou la cage du chardonneret qui l'égaye dans ses heures solitaires de travail.



Il n'y a si petite chose qui ne puisse avoir son effet.

La bruyère fleurie dans les terrains incultes récrée les regards du pâtre solitaire.

Le merle qui siffle à la fenêtre de la mansarde égaye l'ouvrier dans son travail.

Les gouttes d'eau versées par la pluie dans le creux d'un roc réjouissent le voyageur altéré.

Le poète s'en va rêveur, modulant une strophe, et, par cette strophe, il conquerra peut-être au loin une sympathie.

Le laboureur jette son grain dans ses sillons et dit : Je sème : Dieu bénit.



Povertade, dit Jaccopone, l'un des premiers disciples de saint François d'Assise, *povertade*, *poverella*, *humilitade è tua sorella*. Pauvreté, pauvre petite, l'humilité est ta sœur.

Oui, elle est bien la sœur du pauvre, l'humilité de ces saintes femmes qui se consacrent au service de l'infor-

tune, qui dans les hospices et les couvents recueillent le malade et le délaissé, l'enfant qui n'a plus de mère et la mère qui n'a plus d'enfant, la jeune fille à qui elles donnent les premiers enseignements de la vie et le vieillard qui attend d'elles, sur son lit de mort, sa dernière consolation.

Il en est, de ces nobles femmes, qui dans leur religieuse ferveur mettent une besace sur leurs épaules et s'en vont de porte en porte demander l'aumône pour ceux qui ne peuvent plus eux-mêmes la demander, pour les malheureux dont les mouvements sont comprimés par l'âge ou les infirmités.

Chacune d'elles est, à tout instant, le soutien du paralytique, et, selon l'expression de Job, l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux.

On les appelle les *Petites Sœurs des pauvres*. Il n'y a pas de sœurs plus douces, plus attentives, plus dévouées.



La vie du pauvre est comme une navigation difficile sur une fragile chaloupe, le long d'une rivière sinueuse et parsemée d'écueils. Que de précautions il doit prendre pour éviter un fatal désastre ! Quelle tâche, quelle attention continues ! Lorsque, enfin, il a patiemment tourné ou surmonté les obstacles qui s'opposaient à son trajet,

lorsqu'il se réjouit du succès de ses efforts, le dernier terme de ses fatigues, n'est-ce pas l'embouchure de sa rivière, par laquelle il tombe dans la mer où tout s'engloutit, dans l'océan de l'éternité ?



La douceur et l'humilité ! ces deux vertus du pauvre résigné, ces deux roses de l'âme chrétienne, qui apaisent les vanités les plus susceptibles et attendrissent les plus grossiers tempéraments !



Si nous devions avoir la longue existence que les livres de Moïse assignent aux premiers hommes et la nombreuse progéniture des patriarches, il me paraîtrait assez naturel que nous eussions le désir d'accroître notre fortune, pour en jouir pendant plus d'un siècle et pour la partager entre une postérité de Jacob et d'Ésaü. Mais notre vie est si courte ! Je ne comprends pas qu'on en plonge volontairement une partie dans le froid dédale des calculs pécuniaires, quand on peut en faire un plus doux et plus sage emploi.



N'est pas ambitieux qui veut. Cette maxime peut paraître singulière, mais je la crois vraie. Je crois que, dans le mouvement d'effervescence des sociétés modernes, dans ce déclassement continu et universel de toutes les existences qui, autrefois, avaient leur place déterminée et leur route paisible à suivre, on peut diviser, à quelque situation qu'ils appartiennent, les hommes en deux grandes catégories : ceux qui auront le tempérament ambitieux, comme on a le tempérament sanguin ou bilieux, et ceux qui ne l'auront pas.

En vertu de ce principe, je ne blâme point les ambitieux, je les plains quelquefois ; je plains surtout ceux dont l'ambition se tourne en des convoitises d'argent.



Ah ! la fatale action de la femme à qui nous avons confié notre avenir et qui trompe notre espoir ne s'arrête point au cœur de sa victime. Nos amis, nos protégés en reçoivent souvent le contrecoup. Par la déception qu'elle nous a fait subir, elle éveille dans notre esprit une dé-

fiance universelle ; elle comprime en nous la tendance aux libres et affectueux épanchements ; elle ferme la source des sentiments de sympathie, de bienveillance et de libéralité, qui se répandaient comme une bienfaisante rosée au dehors.



Les Groënlandais se construisent, en hiver, une hutte de glace et y résident paisiblement. Dans l'hiver de notre cœur, entre la cruelle atmosphère du monde et nous, pourquoi n'établirions-nous pas un pareil mur de glace ? Le complément de cette précaution doit être une bonne, ferme couche d'égoïsme dans laquelle on se niche, comme un limaçon dans sa coquille.



Quelles chétives et mauvaises créatures nous sommes ! L'homme s'appelle le roi de la création, se pavane dans son orgueil, et il est si faible dans sa royauté que par une erreur de son amour-propre il devient aisément ridicule, que par un élan d'exaltation il est emporté jusqu'aux limites de la folie, que par un malheur inattendu

il s'absorbe dans ses regrets, comme un enfant qui a perdu son jouet favori.



Dans notre monde chrétien, il est des êtres relégués au dernier rang de la société, comme les parias enfantés par les pieds de Brahma, des êtres qui dès leur naissance semblent frappés d'une sorte d'invincible fatalité, qui sans cesse seront opprimés dans leur faiblesse, outragés dans leur innocence, contemplant, comme Tantale, les sources vivifiantes et ne pouvant y tremper leurs lèvres, y rafraîchir leur cœur.

Quand on observe le cours de leur malheureuse destinée, on se demande pourquoi ils sont condamnés à leur misère, quelle est la loi mystérieuse dont ils subissent l'arrêt, quel crime énorme ils doivent expier, et quelle sera, pour tant de souffrances, leur rémunération. Une autre vie? Sans une autre vie, comment expliquer la justice de Dieu?



Quels que soient les hasards et les accidents de votre destinée, ne laissez point votre cœur se refroidir par une

ingratitude, se décourager par une infidélité, se contracter par une trahison. N'en fermez point les avenues aux sentiments de bienveillance, de charité, d'affection, à la crédulité même, dût cette crédulité vous jeter dans de nouvelles déceptions. Le cœur fermé, c'est le néant de la vie; c'est le tronçon d'arbre sans verdure, c'est la fleur flétrie, c'est le sable aride! L'homme alors tombe dans une sorte d'état animal. Il se meut, il boit, il mange, il dort. Mais plus rien de cette source, de cette vraie source de vie qu'il avait en lui. Plus rien des tendres transports et des généreuses aspirations qui lui donnaient tantôt de si douces joies et tantôt une si noble fierté. Plus rien des mystéreuses mélodies qui ébranlaient, comme les cordes d'une harpe éolienne, les fibres de son cœur. Ses yeux voient, ses oreilles entendent; mais les images que ses yeux perçoivent et les sons qui frappent ses oreilles n'arrivent plus à son cœur fermé, et ne l'émeuvent plus.

Dum spires, spera, dit la devise d'une ancienne famille de l'aristocratie anglaise : « Tant que tu respires, espère »; et moi je dirai : *Dum spires, ama*, car lorsqu'on cesse d'aimer, on cesse d'exister.



O forêts! temples solennels, sanctuaires mystérieux, les peuples anciens vous vénéraient; les Grecs vous inter-

rogeaient comme des oracles; les Romains vous peuplaient de dryades qui voltigeaient sous vos rameaux et d'hamadryades qui mouraient avec l'arbre auquel elles étaient attachées : les druides cueillaient, avec la faucille d'or, le gui du chêne; les Scandinaves disaient que vous étiez produites par les cheveux du géant Burr, qui de ses os forma les rochers, de son sang les fleuves, de son corps la terre; les Germains faisaient leurs sacrifices sous vos voûtes sombres; les Slaves traçaient dans vos profondeurs des zones sacrées où sous peine de mort nul profane ne pouvait pénétrer! Forêts vierges de l'Amérique, forêts gigantesques de l'ancien monde, cèdres du Liban, sapins du Jura, chênes des Ardennes! nous n'avons plus le même culte; vous ne représentez plus à nos yeux que des chiffres. On calcule votre valeur par mètres cubes, on vous livre à la hache, on vous vend à l'enchère! Qui pourrait cependant pénétrer sous vos majestueux arceaux sans une grave émotion, sans une sorte de saisissement religieux? L'homme se sent petit en face de votre grandeur, et faible au sein de votre solitude.



Les âmes rêveuses sont comme les lacs solitaires qui, dans leur silence et leur apparente inertie, s'imprègnent

de la lumière céleste qui les éclaire et du reflet des images qui les entourent.



Au milieu des tombes de l'antique Lycie on a découvert cette simple épitaphe :

Ci-gît Moschus qui aima Philis, fille de Démétrius.



Il n'y a pas un sentiment de solitude comparable à celui que l'on éprouve lorsqu'on erre dans les rues d'une ville où l'on est complètement étranger. On s'en va là de côté et d'autre à travers une foule de passants, et dans cette foule pas un ami, pas une personne de connaissance, pas un être qui nous rappelle un souvenir. Je ne ressens point cette triste impression dans la profondeur des forêts, dans le silence du désert. Là, au contraire, je ne me trouve point seul ; là, mon cœur se dilate ; là, il y a des milliers d'objets qui plus d'une fois ont occupé mes regards et ma pensée.



Je ne sais si la découverte d'une région inconnue peut exciter plus d'intérêt que l'exploration d'une contrée qui, après avoir conquis une place notable dans l'histoire, est tombée peu à peu du rang qu'elle occupait parmi les nations et s'est effacée dans le cours des siècles à peu près comme si elle n'avait jamais existé. Dans le premier cas, nous entrons dans un nouvel ordre de choses; nous voyons apparaître d'autres hommes et d'autres mœurs, d'autres animaux et d'autres plantes qui, en se rattachant par plusieurs points d'analogie à ce que nous savons déjà, présentent cependant des particularités inattendues. Dans le second cas, l'étude du passé nous démontre que dans sa nature essentielle l'humanité a toujours été la même, que dans les œuvres de l'intelligence il n'y a rien de nouveau sous le soleil.



De quelque façon qu'elles se manifestent, elles méritent d'être accueillies avec respect, les commémorations d'une honorable parenté. C'est un héritage moral, sou-

vent plus efficace que l'héritage matériel. C'est un enseignement salutaire. C'est un ressort et un appui. À tout instant et dans toutes les classes de la société on peut observer l'effet de ces réminiscences. Elles aident les âmes abattues par un désastre à reprendre courage. Elles resserrent et corroborent les liens de famille. Elles suscitent de louables émulations et affermissent dans le cœur le sentiment du devoir.

La vénération des Chinois pour le passé, le culte des ancêtres ! quelles nobles coutumes !



Pourquoi donc y a-t-il des êtres qui, dès leur naissance, sont ainsi déshérités de toutes les joies de la vie, et condamnés à de perpétuelles douleurs, comme par une irréfragable loi d'expiation ? Pourquoi donc tant de misères à côté de tant de prospérités ? Pourquoi cette sorte de châtiment à qui n'a pas failli, et cette prodigalité de biens à qui ne l'a pas méritée ? Mystérieux problème que l'homme ne peut résoudre, dont la Providence s'est réservé le secret. Mais ceux qui assistent au spectacle de ces incompréhensibles et touchantes souffrances sont coupables, s'ils n'en reviennent plus religieux et plus compatissants.



Sans exagération, l'homme peut se vanter d'être le plus ingénieux et le plus féroce des animaux. Les autres n'usent de leur habileté, ne tendent leurs pièges que par nécessité. Quand ils ont saisi leur proie, on ne les voit point s'amuser à la torturer, et ils ne la tuent que pour subvenir à leurs besoins. L'homme, ce roi de la création, écorche, mutile, tue pour son agrément, et se récrée, en ses nobles loisirs, à regarder couler le sang. Il arme les coqs d'un éperon aigu, pour les voir se lancer l'un contre l'autre et se lacérer. Il applaudit à la fureur d'un taureau qui, dans ses bonds impétueux, éventre une demi-douzaine de pacifiques chevaux. Je ne sache pas que jamais les lions aient arrondi une arène et se soient assis sur des estrades, comme le peuple souverain de Rome, pour assister à un combat de lions ; ni que la république des tigres ait, au nom de la fraternité et de la liberté, égorgé des milliers d'agneaux, en un accès de frénésie, et en se vantant d'accomplir ainsi une glorieuse révolution. C'est là l'un des privilèges de l'homme.

On dit que ces temps de barbarie sont passés. Dieu le veuille ! Cependant on voit encore de nos jours des cohortes de *gentlemen* anglais se réunir avec empressement pour contempler deux illustres boxeurs qui vont

s'assommer à coups de poing. Cependant la science du physicien, du chimiste et de l'ingénieur, la science moderne dont nous célébrons les progrès, est appliquée à découvrir, à combiner de nouveaux moyens de destruction. On proclame dans les journaux le nom de l'heureux inventeur d'une nouvelle grenade ou d'un nouveau boulet qui, à une longue distance, iront allumer l'incendie dans une ville ou dévaster un camp, et l'on érige des statues au général qui a eu la gloire de joncher de morts et de mourants un champ de bataille.



La solitude, morne et sombre, ou inquiète et tourmentée, après un fol étourdissement ou une lâche paresse, nous offre, après une journée de patient labeur, un doux repos. Dans notre silencieux recueillement, nous sentons alors que nous faisons partie de la société active. Sans sortir de notre isolement, nous nous trouvons unis aux autres hommes par une communauté d'action, par la sainte loi du travail et du devoir.

Ceux-là se trompent qui croient trouver le bonheur dans la satisfaction d'un ardent désir, dans l'accomplissement d'une ambitieuse idée. On est plus sûr de le trouver dans un cercle tempéré et restreint, dans les liens d'une tâche continue, dans la régularité, et, pour tout

dire, dans la monotonie même d'une vie strictement coordonnée.

Au retour d'un voyage, nous parlons avec enthousiasme des hautes montagnes que nous avons gravies, des vastes horizons que nous avons contemplés, des cascades dont nous avons vu les nappes d'argent et les bonds impétueux. Mais notre pensée se reporte plus doucement vers quelque frais vallon où nous arrivons heureux, après une longue marche, où dans un enclos d'arbres fruitiers, au bord du chemin, apparaît la rustique auberge, où, tandis que l'avenante hôtesse rallume le feu de sa cuisine pour préparer notre souper, nous nous asseyons sur le devant de la porte, dans le calme du soir, en face de la fontaine autour de laquelle babillent les jeunes filles, à côté du vieillard qui aux tintements de l'*Angelus* interrompt ses récits, et des enfants qui interrompent leurs jeux pour réciter l'*Ave Maria*.

Ainsi, lorsque nous en venons à scruter notre passé, ce qui attire et fixe le mieux notre esprit, ce n'est point le souvenir de nos jours d'effervescence et de passion, mais celui des jours d'apaisement où nos heures s'écoulent goutte à goutte, comme l'eau de la clepsydre dans une étroite enceinte, dans le retour périodique des mêmes habitudes.



Ceux qui ont la vraie beauté, c'est-à-dire celle où rayonnent la lueur de la pensée et la bonté de l'âme, peuvent en conserver le charme essentiel jusqu'à leur dernier jour. Souvent même le temps ne fait que lui donner un caractère plus noble ou plus touchant. Ceux, au contraire, qui n'ont eu que la beauté corporelle doivent se résigner à la voir s'altérer, dépérir, puis se faner, comme l'herbe.



Tout dans la nature nous offre l'exemple d'un principe d'association et quelquefois de solidarités. Les oiseaux se réunissent pour accomplir leur migration et se défendre contre un danger. Les animaux sauvages se concertent pour mieux saisir leur proie ou résister plus sûrement à une attaque. Les plantes se protègent mutuellement contre l'ardeur du soleil, contre les coups de vent et les autres intempéries. Chaque nouvel aménagement des forêts nous fait reconnaître, non seulement l'utilité, mais l'indispensabilité de cette protection. Les astres qui, dans

les espaces infinis, apparaissent comme des foyers solitaires, sont en corrélation avec d'autres astres.

Comment l'homme échapperait-il à cette loi universelle d'attraction et d'affinité ? L'abeille ne compose pas seule son rayon de miel, le castor ne construit pas seul sa demeure : l'homme ne peut accomplir à lui seul sa tâche. La goutte d'eau, en s'unissant à d'autres gouttes d'eau, forme les ruisseaux, les rivières, les fleuves. Isolée, stationnaire, elle s'amoindrit et se dessèche.

L'homme est semblable à cette goutte d'eau. « Non, s'écriait un jour une femme d'une âme élevée, non, je ne pourrais vivre solitaire ; je ne pourrais être heureuse sans dire : nous. »



Nous sommes les descendants des Aryas.

Au fond de plusieurs de nos coutumes, de nos légendes, de nos poésies populaires, n'y a-t-il pas une réminiscence de notre origine, et par là une communauté d'héritage idéal avec les autres peuples provenant de la même race?

L'homme dans sa vieillesse se souvient de son enfance. Mais parfois il oublie ou se rappelle difficilement les lieux lointains et les dates.

N'en est-il pas de même dans la vieillesse des peuples ? C'est pourtant bon de se souvenir.

Ceux que le présent afflige et que l'avenir effraye peuvent trouver dans la mémoire d'un autre temps une consolation, un encouragement, un espoir.

Naïves traditions des temps lointains, poétiques fictions des peuples, douces fleurs des âges candides et des cœurs croyants, monde immense des *Sagas*, monde enchanté, chaque fois qu'on y revient, chaque fois qu'on s'en approche, on se délecte à voir quelques-unes de ses fantastiques créations, à entendre quelques suaves mélodies de son Wunderhorn. Dans les rêves qui nous viennent de ces trésors du passé, n'y a-t-il pas souvent une grave réflexion? Ces légendes qui nous représentent des cités ensevelies sous les vagues et subsistant encore au fond des océans, ne sont-elles pas une image des empires que les révolutions du temps ensevelissent dans leurs abîmes et dont le mouvement, les mœurs se perpétuent par la chronique et par l'histoire? Et nous-mêmes, à une certaine époque de l'existence, ne sommes-nous pas des exemples de ces ruines vivantes? N'avons-nous pas au fond de notre cœur les magiques édifices de notre jeunesse, les palais d'or de nos illusions qui se conservent sous le voile de l'âge, qui se perpétuent par la mémoire, et parfois se retracent à notre pensée attiédie avec leur prisme merveilleux et nous étonnent par leurs mélodies?



Dans les temps primitifs, nulle cité tumultueuse, nul forum et nul cirque ; la tribu naissante, la vie de famille sous la tente, la maison du pasteur, la maison mobile dans les vastes pâturages, et l'autorité patriarcale, le gouvernement par excellence. Depuis six mille ans on n'a pas encore su en inventer un meilleur.



Ceux-là se trompent qui prétendent faire de la vie un joyeux vaudeville en répétant chaque jour avec la même ritournelle : Chantons, buvons, aimons.

La vie est sérieuse. La vie est un combat, un combat fréquent si ce n'est perpétuel, pour le riche comme pour le pauvre, combat du plus superbe ainsi que du plus humble, combat contre les accidents inattendus et les infirmités inévitables, contre les intempéries des saisons, et les revers de la fortune, contre les douleurs physiques et les douleurs morales, combat de l'armée des Lilliputiens contre Gulliver, combat de l'aigle contre l'aigle, combat d'Antée contre Hercule.



Ceux qui meurent jeunes, disaient les anciens, sont aimés des dieux.

To die, to sleep, mourir, dormir, dit Shakespeare.

Mieux vaut, dit le proverbe oriental, être assis que debout, mieux vaut reposer que marcher, mieux vaut dormir que veiller, et ce qui vaut le mieux, c'est d'être mort.

L'auteur des vieux quatrains de la Danse des morts dit au paysan :

A la sueur de ton visage
Tu gagneras ta pauvre vie :
Après long travail et usage,
Voici la mort qui te convie.

La mort, dit Montaigne, l'unique port des tourments de cette vie, l'unique bien des créatures, seul appui de notre liberté et prompt remède à nos maux.

Sur la tombe d'une jeune Italienne on lit cette brève inscription :

Lucrezia implora pace.

Sur la porte de son cabinet, le poète toulousain Maynard fait graver cette inscription :

> Las d'espérer et de me plaindre
> Des muses, des grands et du sort,
> C'est ici que j'attends la mort,
> Sans la désirer ni la craindre.

La mort a été tellement considérée comme une délivrance, que de son éloignement infini, ou de sa suppression, les bonnes gens du moyen âge ont fait un châtiment.

Il invoque en vain la mort, le malheureux Juif, maudit pour avoir outragé Notre-Seigneur, sur le chemin du Calvaire, condamné à errer à travers le monde, sans trêve et sans relâche, jusqu'à la fin des siècles.

Il voudrait bien aussi mourir, l'infortuné marin qui en punition de ses blasphèmes, doit conduire sans cesse, sur toutes les mers, son vaisseau-fantôme, un vaisseau de si prodigieuse dimension, que les matelots montant tout jeunes dans les huniers ont, quand ils en redescendent, les cheveux blanchis par l'âge.

Il aspire ardemment aussi à la mort, le bûcheron à jamais campé dans la lune avec le fagot qu'il taillait le dimanche, et le chasseur qui, pour avoir aussi profané le jour du Seigneur, doit toutes les nuits chasser par les ravins, par les forêts, et la pauvre femme de Falster qui expie par une vie interminable son orgueilleux désir.



Innombrables sont les graves réflexions sur la fin de la vie, innombrables les profanations du sentiment de la mort par les chansons anacréontiques, innombrables les invocations au repos du cimetière dans les chagrins de l'amour, les désespoirs de l'ambition, les accès de misanthropie.

Sans désespoir aucun on peut très volontiers songer à la mort et sans aucune misanthropie on peut se plaire à voir les cimetières. Je ne parle pas de la riante colline où est le cimetière de Constantinople.

Mais nos humbles cimetières de campagne, on ne peut les voir sans une religieuse émotion. Un mur rustique ou une haie d'aubépine les entoure. Nul attelage caparaçonné ne s'arrête à leur porte ; nul monument fastueux, nulle pompeuse épitaphe ne les décore. Des tertres de gazon, des croix en bois avec une date et un nom, quelquefois pas de nom, quelques plantes champêtres, rien de plus. Là repose l'honnête laboureur qu'on a vu si longtemps creuser d'une main ferme son sillon ; la bonne mère de famille qui a bravement aussi rempli sa tâche, l'aïeul vénéré et l'enfant que l'on regarde comme un petit ange enlevé de ce monde avant d'avoir connu les peines et les périls. Peut-être y

a-t-il là, selon l'idée de Gray, des âmes de poètes, des esprits d'orateurs, des mains qui auraient pu tenir le sceptre des empires, des hommes qui seraient devenus célèbres, si pour développer leurs facultés la fortune et l'éducation ne leur avaient manqué.

N'ont-ils pas été plus heureux dans leur obscurité? Ils reposent dans leur dernière demeure, près de la maison où ils ont vécu, et ne sont point oubliés. La mort n'a pas rompu les liens qui les unissaient à leur communauté chrétienne. Pendant leur vie ils se souvenaient de leurs devanciers. On leur garde après leur mort un même fidèle souvenir. On prie pour eux dans l'église, au foyer domestique, et l'on sème des fleurs sur leur tombe. Au printemps, quand ces fleurs s'épanouissent, quand le gazon du sol funèbre reverdit, quand sur la petite croix en bois gazouille le chardonneret ou la mésange, tout est si riant et si vivant! On dirait une fête de résurrection.



« J'anéantirai vos foyers de superstition, disait un farouche révolutionnaire à un paysan breton, je vous enlèverai vos clochers. — Eh! eh! répond le paysan, vous ne pourrez nous enlever nos étoiles, et on les voit encore de plus loin que les clochers. »



La goutte d'eau brillante dans laquelle se réfléchit l'azur du ciel transformée par un vent froid en une pointe de glace.

Cœur de l'homme ainsi glacé, durci par le chagrin.

Cette pointe de glace peut se fondre à un rayon de soleil.

Ce cœur comprimé peut se dilater à un bon regard, à une bonne parole.



L'arbre solitaire sur un roc décharné! Il exhale autour de lui un doux arome. Il rafraîchit le voyageur. Il lui offre un refuge, un appui.

Si triste, si solitaire qu'il soit, l'homme ne peut-il ainsi consoler, soutenir, faire du bien?



Une touchante croyance des musulmans, c'est qu'au dernier jour Dieu ne jugera pas seulement la conduite

des hommes envers leurs semblables, mais aussi envers les animaux.



Je n'ai jamais lu l'*Émile* de Jean-Jacques Rousseau ; mais un écrivain que j'aime en cite cette phrase qui me paraît digne d'être reproduite, surtout en ce temps où tant de folles créatures réclament si hautement ce qu'elles appellent l'émancipation de la femme : « Plus les femmes voudront ressembler aux hommes, moins elles les gouverneront, et c'est alors qu'ils seront vraiment les maîtres. »



Les quatre qualités de la femme, selon une sentence chinoise :

> Que la vertu soit dans son cœur,
> La modestie sur son front,
> La douceur sur ses lèvres,
> Le travail dans ses mains.



On demandait à Lycurgue pourquoi il n'avait pas constitué à Sparte un gouvernement démocratique. « Essayez un peu, répliqua-t-il, cette forme de gouvernement dans votre famille. »



Quieta ne movete. Devise de Robert Walpole.



La médaille de Christine de Suède : Un globe géographique, un globe terrestre, avec cette légende : ***Ne mi basta, ne mi bisogna***. Pas ne me suffit. Pas ne m'est besoin.



On dit que les perles déposées dans un écrin deviennent malades, et qu'elles reprennent peu à peu leur éclat, si on les porte sur soi assidûment.

Il en est de même des affections, perles du cœur, qui s'affaiblissent et s'alanguissent si on les délaisse, qui se ravivent si l'on s'en rapproche.



On demandait à Mme du Châtelet pourquoi Voltaire était taciturne, et paraissait tristement préoccupé. « La raison en est, répondit-elle, que depuis plusieurs jours on ne s'entretient à Paris que de ce fameux voleur mort avec tant de fermeté. Cela ennuie M. de Voltaire. On ne parle plus de sa nouvelle tragédie. Il est jaloux du roué. »



Près de mourir, la célèbre Mme d'Houdetot se tourne vers un des philosophes qui avaient contribué à détruire en elle le sentiment religieux et lui dit : « Rendez-moi mon Dieu que vous m'avez enlevé. A présent j'en ai besoin. »



Il est un âge où en certaines natures humaines, tout s'émeut, tout palpite, tout déborde par l'effet d'un fluide invisible, comme dans les plantes vigoureuses par l'action du soleil et de la sève du printemps.

L'arbre alors épanche sa vie en des massifs de feuilles et des grappes de bourgeons. Le jeune homme épanche la sienne en de longs entretiens et de longs écrits. Entre les rameaux de l'arbre l'insecte bourdonne, l'oiseau chante, la brise soupire. Le jeune homme entend ainsi dans son cœur bourdonner, chanter, soupirer des voix mystérieuses qu'il ne comprend pas et qui le charment comme des concerts célestes. Quelquefois une fatale intempérie atteint les fleurs de l'arbre dans leur germe

prématuré et les fait périr avant leur éclosion. Quelquefois un malheur inattendu, une douloureuse déception pénètrent dans le cœur du jeune homme comme un souffle mortel et y glacent à jamais tout ce qu'il renfermait de germes précieux d'amour, de confiance, de générosité. Heureux ceux qui peuvent voir se développer graduellement et s'épanouir ces saintes fleurs de l'âme, jusqu'à ce que vienne la saison d'automne qui donne aux fruits leur dernière maturité, jusqu'à ce que vienne l'hiver qui emporte dans ses ouragans et ensevelit dans son linceul les couronnes de l'arbre et les couronnes de l'homme.



Les vaillants jacobins de notre première révolution se faisaient un devoir d'enlever les cloches des églises. Ce rapt leur fournissait du métal pour les besoins perpétuels de leur famélique république ; ce sacrilège leur donnait l'espoir d'anéantir les émotions religieuses produites par une voix aérienne. *Vivos voco, mortuos plango.* Réellement, ces cloches qui saluent l'homme à son entrée dans le monde, qui proclament son mariage et annoncent sa mort, qui dans les nuits d'hiver, quand le ciel est noir et la terre couverte de neige, retentissent au loin pour guider le passant égaré sur sa route, ces cloches qui, dans les jours de désastre, appellent de tous côtés les cœurs gé-

néreux au secours de la maison incendiée ou inondée, ces cloches ne sont point d'inertes et matériels instruments; elles ont une âme; elles s'associent aux joies, aux deuils, à tous les événements de la communauté chrétienne. Elles s'égayent, elles s'attristent, elles chantent nos victoires, elles se lamentent sur nos désastres; elles ont des soupirs dans leurs vibrations, des sanglots dans leur voix, des larmes dans leur cœur d'airain.



Autrefois, l'ordre de primogéniture et de légitimité, établi dans la famille des souverains, se retrouvait, à des degrés différents, dans toutes les classes de la société. L'homme, en naissant, avait son nid préparé d'avance, ainsi que les oiseaux; l'un, comme l'aigle, sur les cimes aériennes; l'autre, comme la cigogne, au sommet des vieilles tourelles; celui-ci, comme la fauvette, dans les ombres de la forêt; celui-là, comme l'hirondelle, sous le toit des paysans. On était, dès son enfance, casé dans sa vie, élevé en vue du métier que l'on devait faire, ou de la carrière plus ou moins brillante que l'on devait parcourir.

Que si, de temps à autre, on voyait un garçon aventureux sortir de son humble sphère, s'élancer hardiment à la recherche d'une place plus élevée, conquérir les

honneurs et la richesse, ses anciens compagnons le regardaient avec étonnement, peut-être avec une secrète envie, mais ne se laissaient guère séduire par son exemple. On avait alors une autre ambition plus calme et plus sûre, celle de se distinguer dans sa profession.

Le gentilhomme, habitué de bonne heure à l'exercice des armes, et enflammé par les récits de ses pères, aspirait à se signaler par son courage sur les champs de bataille; le fils du magistrat voulait porter dignement la toge illustrée par ses aïeux, et le fils de l'artisan désirait se faire remarquer par son travail et sa probité dans sa vocation. D'âge en âge, par un principe d'hérédité continue, par une condition d'honneur, des plébéiens constituaient dans leur immuable profession des dynasties vénérées, des dynasties de braves gens. La bourgeoisie avait ses quartiers de noblesse, comme l'aristocratie. L'ouvrier qui, aux jours de fête, portait la bannière de sa confrérie, s'estimait tout autant que le colonel paradant à la tête de ses escadrons, et le marchand qui, par le vœu de sa communauté, était élevé à la dignité d'échevin, n'enviait point le sort du grand seigneur.

La Révolution a bouleversé de fond en comble, depuis le palais des rois jusqu'à la chaumière, tout cet ordre social; elle a rompu dans tous les rangs ces différents liens qui n'étaient ni si lourds ni si serrés qu'on a bien voulu le dire; elle a, dans son ouragan, suscité des ambitions jusque-là inertes ou ignorées, et ouvert les écluses à des torrents de désirs effrénés et d'insatiables convoitises.

Maintenant, personne ne veut rester à la place où il est né et se contenter du lot qui lui été assigné par la Providence. Le monde a été transformé en une tumultueuse arène où chacun se précipite à la poursuite d'un titre, d'un emploi, d'une fortune. Tel est le résultat du principe d'égalité proclamé par la fameuse Déclaration des droits de l'homme. Mais, pour la plupart de ceux qui professent ce dogme, l'égalité consiste à dominer ses inférieurs et à ravaler ses supérieurs.



L'homme a besoin de s'attacher. C'est une des lois de son organisation, un des mobiles essentiels de son existence. En parlant de Satan, une sainte s'écriait dans la tendresse de son âme : « Le malheureux qui ne peut pas aimer ! »

S'il était possible qu'un être humain en vînt à ne plus aimer, ce ne serait plus un être humain, ce serait un monstre et le monde aurait pour lui la noirceur d'un enfer. Mais telle est la profondeur des facultés d'affection implantées dans l'âme de l'homme que ceux-là même qui, après quelques déceptions, se détachent de tout lien et se vantent de ne plus rien aimer, aiment encore quelque chose. Le misanthrope aime son chien ou son oiseau. Sa pensée est terriblement déchue, son cœur s'est douloureusement resserré. Mais son élément d'affection subsiste.

Heureux ceux qui ont gardé dans toute sa plénitude cette puissance de sympathie que nous devons considérer comme un des meilleurs dons de la grâce céleste ! Heureux ceux qui peuvent aimer à cœur ouvert, qui ont un sentiment de pitié pour toutes les souffrances et d'admiration pour toutes les vertus !


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 11 05 03 006 3